

HUIT CHANTS HÉROÏQUES

DE L'ANCIENNE FRANCE

(XIIE–XVIIIE SIÈCLES)

POÈMES ET MUSIQUE

RECUEILLIS ET PUBLIÉS AVEC NOTICES HISTORIQUES

PAR

M. PIERRE AUBRY

PRÉFACE DE M. GASTON PARIS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

AUX BUREAUX DE L'UNION POUR L'ACTION MORALE

152, RUE DE VAUGIRARD (IMPASSE RONSIN, 6)

1896

HUIT

CHANTS HÉROÏQUES

DE L'ANCIENNE FRANCE

A LA MÉMOIRE

D'HENRI LIMBOURG

EN QUI REVIVAIENT LES GRACIEUSES VERTUS

DE NOTRE RACE

ET QUI EST MORT A VINGT ET UN ANS

SON AMI.

P. A.



HUIT

CHANTS HÉROÏQUES

DE L'ANCIENNE FRANCE

(XIIe-XVIIIe SIÈCLES)

POÈMES ET MUSIQUE

RECUEILLIS ET PUBLIÉS AVEC NOTICES HISTORIQUES

PAR

M. PIERRE AUBRY

PRÉFACE DE M. GASTON PARIS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
AUX BUREAUX DE L'UNION POUR L'ACTION MORALE
152, RUE DE VAUGIRARD, (IMPASSE RONSIN, 6)
1896

PARIS

IMPRIMERIE D. DUMOULIN ET Cie

5, rue des Grands-Augustins, 5

PRÉFACE

La vieille France fut héroïque : il se trouva toujours parmi nos ancètres des hommes prêts à mourir pour une idée, pour l'honneur, pour leur seigneur, pour leur patrie, pour leur religion ; mais ce n'est guère dans la poésie lyrique que cet héroïsme a trouvé son expression : il faut la chercher dans la poésie épique ou dans l'histoire. C'est la poésie épique qui nous montre Roland préférant une mort certaine à la pensée que l'on pourrait chanter sur lui une « mauvaise chanson » et que par sa faute serait diminuée la gloire de « douce France », ou Vivien jurant de ne jamais reculer d'un pas devant les Sarrasins, quelque nombreux qu'ils soient. C'est dans les mémoires écrits par les Villehardouin ou les Joinville, plus tard dans les récits des prouesses de Du Guesclin, du dévouement des bourgeois de Calais, de la mission de Jeanne d'Arc, des hauts faits de Bayard, qu'on trouve l'empreinte toute vive de l'enthousiasme guerrier, et de l'esprit de sacrifice qui ont fait la grandeur morale de notre patrie. La poésie lyrique n'a que rarement servi d'organe à ces sentiments passionnés qui ont cependant rempli tant de vies et glorifié tant de morts. Aussi les chants qu'on lira dans le recueil offert ici au public pourront-ils produire chez les lecteurs modernes quelque déception.

Le plus ancien sans doute, celui de la jeune fille qui regrette son amant parti pour la croisade, est touchant et gracieux, mais il n'a d'héroïque que le lointain rappel de ce cri d' « outrée » que poussaient les guerriers chrétiens en se lançant contre les Sarrasins dans les plaines de Syrie. Celui de Conon de Béthune est trop mélangé d'amour profane et de regrets pour nous représenter l'ardente exaltation qu'éprouvaient les chevaliers partant, presque sans espoir de retour, pour des expéditions où la mort, qui leur ouvrait le Paradis, leur semblait aussi souhaitable que la victoire. L'un et l'autre de ces chants n'en sont pas moins d'un haut intérêt : ils nous font assister aux conflits que se livraient dans les âmes la religion et la nature, l'héroïsme et la simple humanité. Ils sont dénués d'emphase, et leur sincérité va au cœur.

Du douzième siècle nous passons au quinzième et nous trouvons dans la chanson des soudards de Maximilien la naïve image de temps bien différents. Il ne s'agit plus de religion ni de patrie : c'est l'ardeur brutale de l' « aven-

turier », du soldat de fortune qui joue gaiement sa vie en songeant au butin, et qui appartient corps et âme à celui qui le paye. C'est encore un sentiment tout individuel qui éclate dans la charmante chanson des « Gallans de France » qui s'en vont faire la guerre en Bretagne.

Les atroces luttes religieuses du seizième siècle ont au moins le mérite de rendre à la guerre une inspiration plus sérieuse, plus haute, plus vraiment héroïque. Catholiques et Réformés ont le sentiment de risquer leur vie pour quelque chose de grand et de sacré ; le Dieu qu'ils invoquent également plane au-dessus de leurs combats. Le poète huguenot qui a mis dans la bouche de Henri de Navarre, après la bataille d'Ivri, l'hymne magnifique dont on lira plus loin quelques strophes est profondément pénétré de la sainteté de sa cause, et ses accents solennels nous font l'effet d'un de ces beaux « chorals » allemands, — imités d'ailleurs de nos chansons et de nos psaumes, — où le guerrier se confie en « son » Dieu comme en la plus sûre des forteresses.

La chanson de « Jean Renaud » est héroïque par le début, qui nous montre un capitaine revenant de la bataille et, par un dernier effort, « portant ses tripes dans ses mains » pour mourir auprès de sa femme et entendre peut-être le premier cri du fils qu'il attend. Elle l'est aussi par la grandeur des sentiments de l'épouse, par le prodige que sa douleur obtient de la terre, qui à sa prière s'entr'ouvre pour l'engloutir. On croit entendre le cri de la belle Alde dans notre incomparable *Chanson de Roland* :

Ne placet Deu, ne ses sainz ne ses angles,
Après Rollant que jo vive remaigne !

Le peuple, qui a tiré du fond de ses entrailles cette merveilleuse chanson, conserve l'instinct puissant et mystérieux qui élève au-dessus des mesquineries individuelles les grandes inspirations de l'âme, comme l'amour, le patriotisme et la foi.

Cet instinct, au dix-septième siècle, vit toujours, et fait la force invincible de notre peuple, de nos soldats, de nos marins, d'un Chevert ou d'un Hervé Riel ; mais il ne sait plus s'exprimer dans la poésie, devenue œuvre d'artistes et de savants. On n'a trouvé à recueillir qu'une allègre bravade, où le courage et l'entrain français se font obscurément sentir à travers des rimes enfantines.

Mais voici la Révolution, et avec elle le grand souffle de l'enthousiasme et du sacrifice remplit de nouveau les âmes, comme au temps des croisades et des guerres de religion. En trouverons-nous la vibration dans la poésie chantée ? Hélas ! ce sont des lettrés et des rhéteurs qui se chargent de l'interpréter, et ce n'est que dans la *Marseillaise* que l'inspiration du grand héroïsme des temps

nouveaux, soulevant au-dessus de lui-même un poète médiocre, a réussi à s'exprimer avec puissance. Du reste on n'a trouvé à recueillir qu'un échantillon, plutôt à titre de curiosité que de véritable poésie. Tel qu'il est, dans son mélange d'emphase et de naïveté, il n'est pas d'ailleurs sans exprimer cette robuste confiance dans leur droit et dans leur succès final qui enflammait les cœurs des patriotes lancés à l'aventure, par toutes nos frontières, à l'assaut du vieux monde.

Ainsi s'est formé ce recueil, qui répond bien imparfaitement à ce qu'on pourrait attendre d'une nation qui depuis dix siècles chante et combat. Ce que les paroles ne nous donnent que d'une façon incomplète, la musique nous le donnera plus richement. La musique est la langue des émotions profondes que le véhicule de la parole, en les analysant, fait trop souvent disparaître ; elle va droit à l'âme ; elle convient à l'héroïsme comme à l'amour. On suivra avec intérêt, depuis le douzième siècle jusqu'au dix-huitième, les tentatives faites par le sentiment héroïque, sur la terre de France, pour s'incarner dans des sons et des rythmes ; plus d'une de ces mélodies revivra peut-être, et fera repasser un instant par nos lèvres l'âme même qui fut, à des moments sublimes de leur vie, l'âme de nos aïeux.

GASTON PARIS.



UN JOUEUR DE VIELLE AU DOUZIÈME SIÈCLE

D'après *la Chevalerie*, par M. Léon Gautier.

HUIT CHANTS HÉROÏQUES

DE L'ANCIENNE FRANCE[1]

CHANSONS DE CROISADE

I

CHANT D'UNE FIANCÉE

Chanterai por mon corage
Que je vueil reconforter,
Car avec mon grant damage
Ne quier morir n'afoler,
Quant de la terre sauvage
Ne voi nului retorner
Ou cil est qui m'assoage
Le cuer quant j'en oi parler.

Deus ! quand crieront : Outrée !
Sire, aidiez au pelerin
Por cui sui espoentée,
Car felon sont Sarrazin !

Je souferrai mon damage
Tant que l'an verrai passer.
Il est en pelerinage,
Dont Deus le laist retorner !
Et maugré tot mon lignage
Ne quier ochoison trover
D'autre face mariage ;
Fols est cui j'en oi parler !

Deus !....

De ce sui au cuer dolente
Que cil n'est en cest païs
Qui si sovent me tormente ;
Je n'en ai ne gieu ne ris.
Il est biaus et je sui gente :
Sire Deus, por quel feïs ?
Quant l'uns a l'autre atalente,
Por coi nos as departis ?

Deus !....

De ce sui en bone atente
Que je son homage pris ;
Et quand la douce ore vente
Qui vient de cel douz païs
Ou cil est qui m'atalente,
Volontiers i tor mon vis ;
Adont m'est vis que jel sente
Par desoz mon mantel gris.

Deus !....

NOTICE

L'attribution de cette poésie à la dame du Faël, héroïne d'une légende romanesque et sanglante, ne résiste pas à la critique. Le texte indique clairement qu'il ne s'agit point d'une passion adultère. L'amoureuse qui parle ici refuse, « malgré tout son lignage », de contracter mariage avec tout autre que l'absent. C'est donc une jeune fille.

Ainsi le trouvère inconnu (Guiot de Dijon peut-être) a voulu exprimer les regrets

1. Le texte qui accompagne les mélodies a été rapproché du français moderne.

d'une fiancée, rappelant par son chant plaintif le chevalier qu'elle aime et que la Foi, plus forte que l'Amour, a entraîné loin d'elle aux saints combats. Très probablement, ce poème fut composé à l'occasion de la croisade de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion, en 1189, et il est contemporain des événements mêmes.

Le cri « Outrée ! » (*Ultra*, plus avant !) était celui des Croisés français. Nous savons par un curieux témoignage qu'il fut usité déjà à la première croisade. Car la population de Milan, s'étant soulevée en 1098, « chantait la Chanson d'*Outrée* qui venait de France ».

Cette poésie, déjà publiée par Le Roux de Lincy et plus récemment par M. Paul Meyer, se trouve dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque Nationale, entre autres les n[os] 844, 846 et 12615 du fonds français; la mélodie qui l'accompagne est transcrite ici pour la première fois, d'après le manuscrit 844 et conformément aux principes des théoriciens de la musique au douzième siècle.

II

CHANT DE DÉPART D'UN CROISÉ

Ahi ! amours, com dure departie
Me convendra faire de la meillour
Qui onques fust amée ne servie !
Deus me ramaint a li par sa douçour
Si voirement que m'en part a doulour.
Las, qu'ai je dit ? ja ne m'en part je mie :
Se li cors vait servir Nostre Seignour,
Li cuers remaint dou tout en sa baillie.

Pour li m'en vois souspirant en Surie,
Car je ne doi faillir mon creatour :
Qui li faudra a cest besoing d'aïe
Sachiez que il li faudra a greignour.
Et sachent bien li grant et li menour
Que la on doit faire chevalerie
Ou on conquiert paradis et hounour
Et pris et los et l'amour de s'amie.

Deus ! tant avons esté preu par oiseuse !
Or i parra qui a certes iert preus.
S'irons vengier la honte douloureuse,
Dont chascuns doit estre iriez et honteus,
Qu'a notre tans est perduz li sainz leus
Ou Deus soufri pour nous mort angoisseuse.
S'or i laissons noz anemis morteus,
A touz jours mais iert no vie honteuse.

Qui ci ne veut avoir vie anuieuse,
Se voist pour Dieu mourir liés et joieus,
Que cele morz est douce et savoureuse,
Dont on conquiert le regne precieus ;
Ne ja de mort n'en i morra uns seus,
Ainz naisteront en vie glorieuse.
Je n'i sai plus qui ne fust amoureus,
Trop fust la voie et bone et deliteuse.

Tuit li clergié et li home d'aage
Qui en aumosne et en bienfaiz mandront
Partiront tuit a cest pelerinage,
Et les dames qui chastement vivront,
Et loiauté feront a ceus qui vont.
Et s'eles font par mal conseil folage,
A lasches genz et mauvais le feront,
Car tuit li bon iront en cest voiage.

Dieu est assis en son saint hiretage ;
Or i parra com cil le secourront
Cui il jeta de la prison ombrage,
Quant il fu morz en la crois que Turc ont.
Sachiez, cil sont trop honi qui n'iront,
S'il n'ont poverte ou vieillece ou malage,
Et cil qui sain et juene et riche sont
Ne pueent pas demourer sans hontage.

ENVOI

Las ! je m'en vois, plourant des euz dou front,
La ou Deus veut amender mon courage ;
Et sachiez bien qu'a la meillour dou mont
Penserai plus que ne faz au voiage.

NOTICE

Ce chant de croisade est de Conon de Béthune, le trouvère chevalier du douzième siècle que, quatre cents ans plus tard, Sully revendiquera au nombre de ses ancêtres.

Cette poésie, comme la précédente, se rapporte à la troisième croisade, de 1189, dont Conon de Béthune avait été le fervent promoteur; il prodigua ses exhortations, promettant la gloire aux chevaliers, aux religieux des âmes à convertir, et à tout le monde le Paradis; en même temps, il poursuivait de ses invectives ceux qui tardaient à se croiser. Mais l'enthousiasme de Conon fut de courte durée : quand Philippe-Auguste, après la prise de Ptolémaïs, s'embarqua pour la France, Conon, soit lassitude, soit désir de revoir la femme qu'il aimait, quitta aussi la Terre-Sainte avant la fin de la croisade et revint dans ses foyers : ses contemporains ne manquèrent pas de rapprocher ironiquement de l'enthousiasme du départ ce retour prématuré.

Cette pièce, que nous donnent les divers chansonniers français du treizième siècle, a été publiée déjà par Paulin Paris, par Le Roux de Lincy, par Karl Bartsch, et tout récemment par M. Wallensköld, dans l'édition des *Chansons de Conon de Béthune*, qu'il a donnée à Helsingfors; mais la mélodie est, de même que la précédente, transcrite ici pour la première fois, d'après le manuscrit 1591 du fonds français de la Bibliothèque Nationale.

CHANSONS DU XV[e] SIÈCLE

I

CHANT DE SOUDARDS

Reveillez-vous, Picars, Picars et Bourguignons,
Et trouvez la maniére d'avoir de bons bastons,
Car veez cy le printemps et aussy la saison
Pour aller a la guerre donner des horions.

Tel parle de la guerre qui ne scet pas que c'est ;
Je vous jure mon ame que c'est ung piteux fait,
Et que maint homme d'armes et gentil compaignon
Y ont perdu la vie et robbe et chaperon.

Ou est ce duc d'Autriche ? il est ou Païs Bas ;
Il est en basse Flandre avecque ses Picars,
Qui nuyt et jour le prient qu'il les vueille mener
En la haute Bourgoingne pour la luy conquester.

Adieu, adieu, Salins, Salins et Bezançon,
Et la ville de Beaulne la ou les bons vins sont !
Les Picars les ont beuz, les Flamans les payeront
Quatre patars la pinte ou bien batuz seront.

NOTICE

Cette chanson de soudards, très obscure, dont le sens général nous échappe, a cependant une âpre saveur et une singulière puissance d'expression qui, en dépit de l'obscurité même de la pièce, parviennent à nous attacher.

Il s'agit, sans doute, d'aventuriers picards au service de Maximilien d'Autriche, et même l'auteur de cette chanson devait être l'un d'eux : on ne sait rien de plus.

M. Gaston Paris a déjà publié cette pièce dans le *Chansonnier du XV[e] siècle*, d'après le manuscrit 12744 du fonds français de la Bibliothèque Nationale, et M. Gevaert, l'érudit directeur du Conservatoire royal de Bruxelles, a donné de la mélodie originale une transcription qui dénote à la fois l'esprit critique du savant et le goût délicat d'un maître musicien.

II

CHANSONS SUR LA GUERRE DE BRETAGNE

Gentils gallans de France,
Qui en la guerre allez,
Je vous prie qu'il vous plaise
Mon amy saluer.

— Comment le saluroye
Quant point ne le congnois ?
— Il est bon à congnoistre :
Il est de blanc armé,

Il porte la croix blanche,
Les esperons dorés,
Et au bout de sa lance
Un fer d'argent doré.

— Ne plorés plus la belle,
Car il est trespassé ;
Il est mort en Bretaigne,
Les Bretons l'ont tué.

J'ai veu faire sa fouce,
L'orée d'un vert pré,
Et veu chanter sa messe
A quatre Cordelliers.

NOTICE

Il est très probable que cette gracieuse poésie se rapporte aux derniers soulèvements féodaux qui furent tentés, au lendemain de la mort de Louis XI, contre l'autorité de sa fille, Anne de Beaujeu, et que les chroniques contemporaines ont appelés « la Guerre folle ».

Le duc de Bretagne, François II, s'était, à l'instigation de Louis d'Orléans, soulevé dans sa province ; il fut déclaré rebelle par Mme de Beaujeu, et l'armée royale commandée par le duc de La Trémoille marcha contre lui. François II perdit successivement ses principales places fortes, Ancenis, Châteaubriant, Fougères, et la journée de Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488, suivie du traité de Sablé, qui met fin à l'indépendance de la Bretagne, acheva sa défaite.

Les troupes royales avaient une croix blanche sur leur étendard : c'est donc en combattant dans leurs rangs que périt le héros de notre petite ballade. Tel est d'ailleurs le sentiment de M. Gaston Paris, qui a publié cette poésie dans son *Chansonnier du XVe siècle*, d'après le manuscrit 12744 du fonds français de la Bibliothèque Nationale. Comme pour la précédente, nous suivons la transcription que M. Gevaert a donnée de la mélodie, d'après le même original.

CHANSONS MODERNES

I

LA CHANSON DE JEAN RENAUD

Quand Jean Renaud de guerr' revint,
Portant ses tripes dans ses mains,
Sa mère était sur les créneaux,
Qui vit venir son fils Renaud :

« *Renaud, Renaud, réjouis-toi,*
Ta femme est accouchée d'un roi !
— Ni de ma femm', ni de mon fils
Je ne saurais me réjouir !

« *Que l'on me fass' vite un lit blanc*
Pour que je m'y couche dedans » —
Et quand ce vint sur le minuit
Le beau Renaud rendit l'esprit.

« *Or, dites-moi, mère, ma mie,*
Qu'est c' que j'entends pleurer ici ?
— C'est un p'tit pag' qu'on a fouetté
Pour un plat d'or qu'est égaré !

— Or, dites-moi, mère, ma mie,
Qu'est ç' que j'entends clouer ici ?
— Ma fille, c'est le charpentier
Qui raccommode le plancher !

— Or, dites-moi, mère, ma mie,
Qu'est ç' que j'entends sonner ici ?
— C'est le p'tit Dauphin nouveau né,
Dont le baptême est retardé !

— Or, dites-moi, mère, ma mie,
Qu'est ç' que j'entends chanter ici ?
— Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison !

— Or, dites-moi, mère, ma mie,
Quell' robe mettrai-je aujourd'hui ?

— Prenez le blanc, prenez le gris,
Prenez le noir pour mieux choisi !

— Or, dites-moi, mère, ma mie,
Qu'est ç' que ce noir-là signifie ?
— Tout 'femme qui relèv' d'un fils
Du drap d'saint Maur doit se vêtir.

— Or, dites-moi, mère, ma mie,
Irai-je à la messe aujourd'hui ?
— Ma fille, attendez à demain
Et vous irez pour le certain ! »

Quand ell' fut dans les champs allée,
Trois p'tits garçons s'sont écriés :
« *Voilà la femm' de ce seigneur*
Qu'on enterra hier à trois heures ! »

Quand ell' fut dans l'église entrée,
D' l'eau bénite on y a présenté ;
Et puis, levant les yeux en haut,
Elle aperçut un grand tombeau.

« *Or, dites-moi, mère, ma mie,*
Qu'est ç' que ç' tombeau là signifie ?
— Ma fill', je n' puis plus vous l' cacher :
C'est vot' mari qu'est trépassé !

— Renaud, Renaud, mon réconfort,
Te voilà donc au rang des morts !
Divin Renaud, mon réconfort,
Te voilà donc au rang des morts !

« *Terre, ouvre-toi, terre, fends-toi,*
Que j'y retrouv' Renaud mon roi ! »
Terre s'ouvrit, terre fendit,
Et la belle fut engloutie.

NOTICE

Cette admirable chanson de Jean Renaud est la création la plus accomplie peut-être de la poésie populaire : comme telle, on n'en connaît pas l'auteur, et l'on doit, sem-

ble-t-il, voir dans ce petit poème le fruit spontanément éclos d'imaginations naïves, dont nul souci littéraire n'est venu ralentir la libre inspiration.

Quand, en 1853, le gouvernement fit faire, sur les chants populaires de la France, des recherches dont les résultats sont consignés en six gros manuscrits in-folio de la Bibliothèque Nationale, la chanson de Jean Renaud à elle seule se trouva remplir une bonne partie de l'un d'eux, c'est qu'en effet, à cette date, chaque province, sans en excepter une, fournit sa version : en provençal comme en picard, en lorrain comme en gascon, en normand, en breton même, on disait la chanson de Jean Renaud ; et, depuis, les érudits de toute l'Europe ont apporté leur contribution à son histoire : encore que plus modeste, Jean Renaud est, comme Roland, comme Sigurd, un héros universel.

Quel est ce Jean Renaud ? on ne sait. De même, on ne peut guère songer à dater cette chanson, dont le prototype est encore à retrouver. M. Juë, à qui nous devons la version normande, écrivait, en 1853, en parlant de ce chant : « Je l'ai appris dans mon enfance — il y a une cinquantaine d'années — d'une vieille tante qui le tenait elle-même d'une vieille religieuse : ce qui nous reporte au dix-septième siècle. A cette dernière époque, il était déjà fort ancien. »

Nous avons suivi la version normande de M. Juë (manuscrit de la Bibliothèque Nationale, nouvelles acquisitions françaises, 3340).

II

HYMNE DE HENRI IV (1590)

Puisqu'il te plaist, Seigneur, d'une heureuse [poursuite,
Espandre, libéral, sur moy ton serviteur
Un monde de bienfaicts, et qu'ore en ma faveur
Tu as mis justement mes ennemis en fuite ;

Je ne veux me cacher sous un ingrat silence,
Ou trop fier m'eslever en ma foible vertu ;
Je veux dire que toy, ce jour, as combattu,
Et rompu des meschans la superbe arrogance.

Je chante ton honneur sous l'effect de mes armes,
A ta juste grandeur je rapporte le tout :
Car du commencement, du milieu jusqu'au bout,
Toy seul m'as garanty au plus fort des alarmes.

. . . .

Mille et mille sont morts ; et en ceste poursuitte
J'ay veu les grands effects de ton saint jugement,
Qui tarde quelquefois, mais plus violemment
Les meschans en ruyne enfin il précipite.

C'est toy, Seigneur, qui as parachevé cest œuvre.
Cest œuvre tout entier, ô mon Dieu, tu l'as faict ;
Tu t'es servi de moy pour le rendre parfaict
Et sur moy ta bonté en cela se descœuvre.

. . . .

Seigneur, tu m'as donné la volonté très bonne
De ne rester ingrat ; donne moy les effects ;
Car je veux tesmoigner les biens que tu m'as faicts
Et faire que ton nom en ma France résonne.

. . . .

NOTICE

Voici le titre complet de cet hymne, qui est d'ailleurs bien plus long dans l'original, et que nous donnons en fragments, pour éviter la monotonie :

Cantique faict à l'honneur de Dieu, par Henry de Bourbon, quatriesme de ce nom,

très chrestien Roy de France et de Navarre, après la bataille obtenue sur les ligueurs en la pleine d'Ivry, le 14 de mars 1590, sur le chant : « Hélas ! que me sert-il d'aimer si on ne m'aime ? »

Si l'on ajoute foi à ce titre, Henri IV lui-même en aurait écrit les vers dans un élan d'enthousiasme et de reconnaissance envers le Seigneur, au lendemain de la bataille d'Ivri.

Cette attribution est toute gratuite.

Ce cantique, cité par Le Roux de Lincy, se trouve dans un *Recueil de plusieurs belles chansons.* Lyon, 1593, in-32. Il est donc contemporain des événements. Il se chantait, comme on le voit, sur le timbre :

Hélas ! que me sert-il d'aimer si on ne m'aime ?

qui restait introuvable, quand l'érudition obligeante de M. Van Dhuyse, de Gand, nous l'a fait découvrir dans un recueil imprimé à Valenciennes en 1621.

III

CHANSON DE MARCHE DU XVIIE SIÈCLE

(PIERRE BAGNOLET)

Camarades, sans nous abattre,
Ne songeons qu'à doubler le pas ;
Grégoire fait le diable a quatre,
Ayons des pieds s'il a des bras.

Point de fracas !
Point de fracas !
S'il croit pouvoir bien nous combattre,
Nous vaincre, il ne le pourra pas.

NOTICE

On a peu chanté aux armées de Louis XIV ; il nous reste, cependant, quelques airs avec des paroles très simples que ses soldats chantaient en marchant.

Telle est cette chanson, que les troupes françaises, pendant la guerre de Hollande, à la fin du dix-septième siècle, avaient mise ironiquement dans la bouche de leurs adversaires, et que nous retrouvons, au début du siècle suivant (dans le recueil de Ballard), peu à peu modifiée, ayant perdu sa signification première.

Le nom de Pierre Bagnolet, qui figure au titre, est tout à fait inconnu ; de même, Grégoire devait être un surnom donné par les ennemis au chef des troupes françaises.

La mélodie a le rythme vif et entraînant d'une chanson de marche, et, depuis, elle a été reprise par mainte chanson populaire.

IV

LE CHANT DES VICTOIRES

HYMNE DE GUERRE, PAR CHÉNIER, REPRÉSENTANT DU PEUPLE

MUSIQUE DE MÉHUL, DE L'INSTITUT NATIONAL DE MUSIQUE

Fuyant ses villes consternées,
L'Ibère orgueilleux et jaloux
A vu s'abaisser devant nous
Les deux sommets des Pyrénées.
Ses tyrans, ses inquisiteurs,
Dans Madrid vont payer leurs crimes ;
D'injustes sacrificateurs
Deviendront de justes victimes.

Gloire au Peuple français, il sait venger [ses droits ;
Vivent la République et le respect des lois!

Avare et perfide Angleterre,
La mer gémit sous tes vaisseaux :
Tes voiles pèsent sur les eaux,
Tes forfaits pèsent sur la terre.
Tandis que nos vaillans efforts
Brisent ton trident despotique,
Vois l'abondance vers nos ports
Accourir des champs d'Amérique.

Gloire, etc.

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du « Vengeur » !
Toi qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes.
D'où partent ces cris déchirans ?
Quelles sont ces voix magnanimes?
Les voix des braves expirans
Qui chantent du fond des abymes.

Gloire, etc.

Fleurus, champs dignes de mémoire,
Monument d'un triple succès,
Fleurus, champs amis des Français,
Semés trois fois par la Victoire,
Fleurus, que ton nom soit chanté
Du Tage au Rhin, du Var au Tibre :
Sur ton visage ensanglanté,
Il est écrit : « L'Europe est libre! »

Gloire, etc.

Ostende, reçois nos cohortes ;
Namur, courbe-toi devant nous ;
Oudenarde et Gand, rendez-vous ;
Charleroi, Mons, ouvrez vos portes.
Bruxelles, devant tes regards
La Liberté va luire encore :
Plaintive Liége, en tes remparts
Reçois le drapeau tricolore.

Gloire, etc.

Dans nos cités, dans nos campagnes,
Du peuple on entend les concerts ;
L'écho des fleuves et des mers
Répond à l'écho des montagnes.
Tout répète ces noms touchants :
Victoire! Liberté! Patrie!
L'Europe se mêle à nos chants,
Le genre humain se lève et crie :

Gloire, etc.

NOTICE

Nous trouvons cet hymne dans les recueils de musique à l'usage des fêtes de la Révolution et dans les journaux du temps, entre autres, dans le *Moniteur* du 27 thermidor an II. Cette dernière indication, que nous devons à M. Aulard, le savant professeur de la Faculté des lettres, nous apprend que cet hymne, dont M.-J. Chénier écrivit les paroles, et Méhul la musique, fut composé pour le second anniversaire de la journée du 10 août, c'est-à-dire en thermidor an II de la République.

Le poète fait une revue des principaux faits d'armes qui illustrèrent les troupes de la Révolution, depuis le dernier anniversaire, peut-être même depuis la dernière solennité où il avait chanté leurs exploits : les victoires de Dugommier aux Pyrénées-Orientales et de Moncey à l'autre bout de la chaîne ; la lutte contre l'Angleterre, moins heureuse pourtant, encore qu'aussi glorieuse ; l'épisode du « Vengeur » ; l'arrivée en France des blés d'Amérique, 1er juin 1794 ; la troisième bataille de Fleurus, le 26 juin de la même année, où Jourdan défit les impériaux de Cobourg ; enfin la prise d'Ostende, de Charleroi, de Namur, de Mons, de Bruxelles, succès récents dans lesquels le poète savait trouver une matière propre à exciter l'enthousiasme du public.

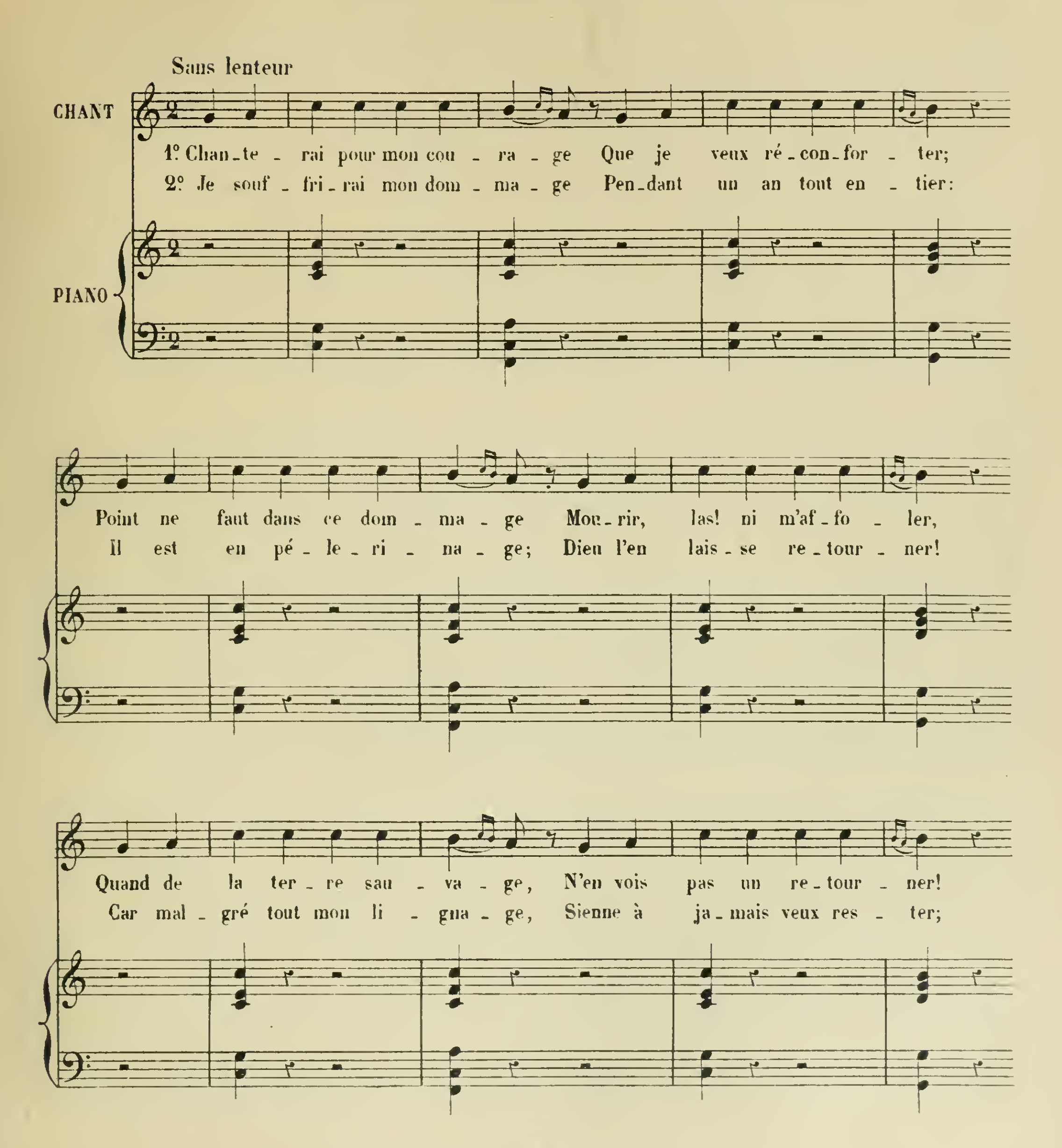
Mais malgré la grandeur d'un tel sujet, malgré son habileté de versificateur, M.-J. Chénier n'a pu, dans cet hymne, échapper aux défauts de son temps. C'est en vain que dans les centaines et les centaines de pièces poétiques — ou prétendues telles — que nous a léguées la Révolution, nous en avons cherché une qui fût moins factice, moins emphatique, moins pédante. Peine inutile. Il n'y a plus dans cette littérature l'inspiration naturelle, franche, vraiment populaire qu'on rencontre encore aux siècles précédents ; et, si l'on veut éviter les chansons populacières telles que la « Carmagnole » ou le « Ça ira », il ne reste de cette époque, à une ou deux exceptions près, peut-être, que des œuvres artificielles et prétentieuses, qui trahissent le caractère plutôt bourgeois que populaire de la Révolution.

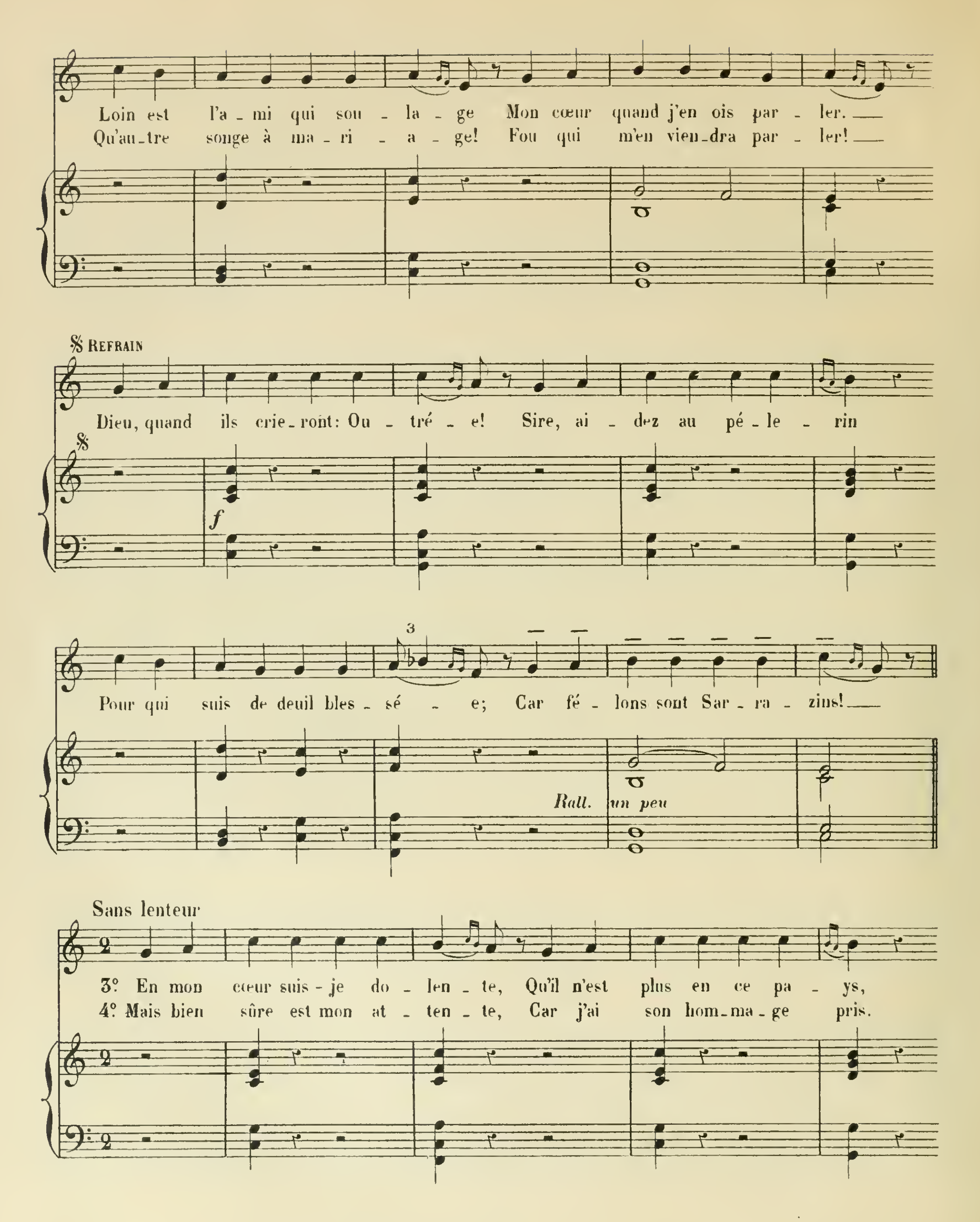
Le *Chant des Victoires* est du nombre. Cependant l'intérêt historique lui donne un attrait que les autres chants d'alors n'ont pas ; et, s'il trouve sa place à la fin d'un recueil des *Chants de l'ancienne France*, c'est pour bien montrer que la série en est close.

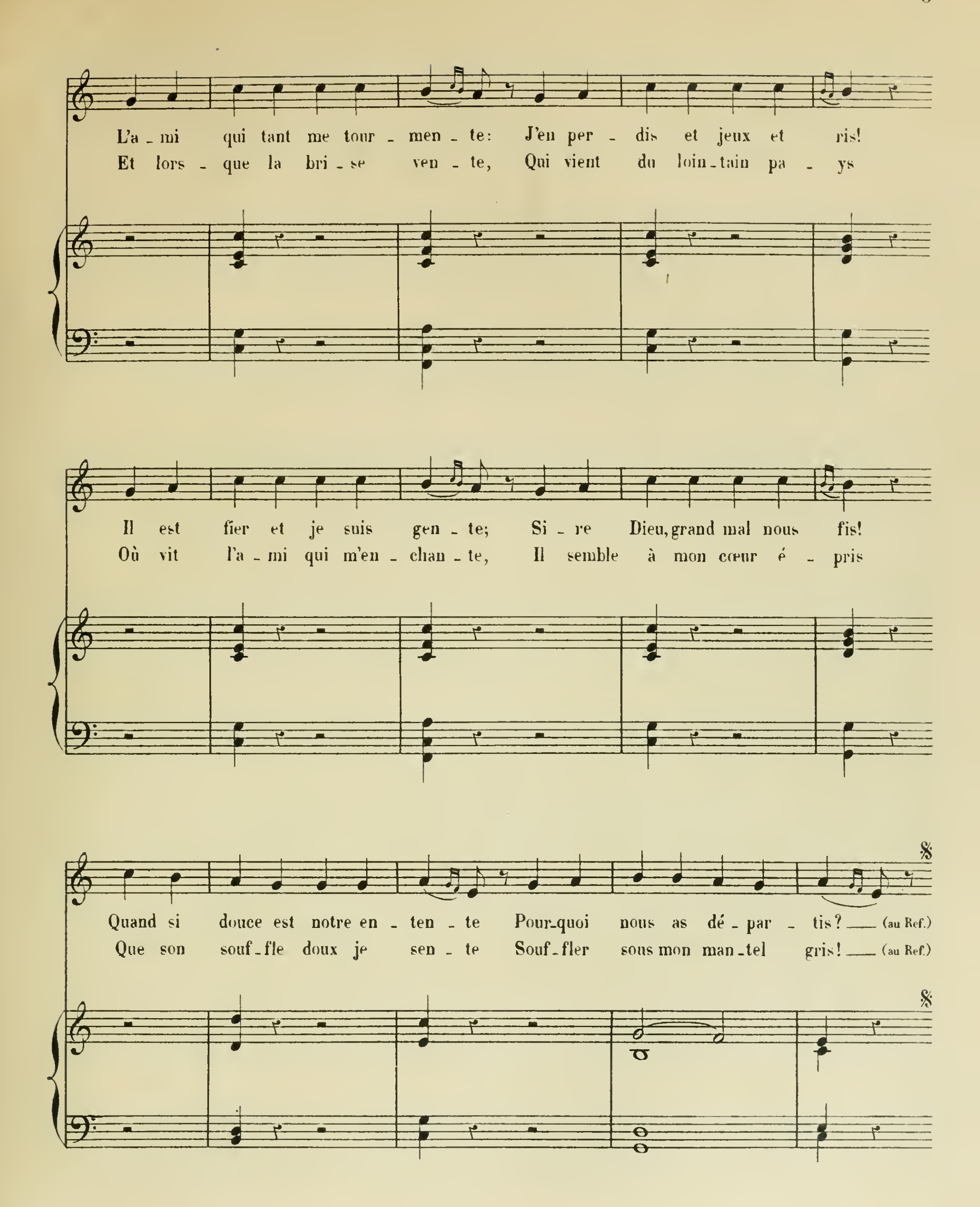
CHANSONS DE CROISADE

I

CHANT D'UNE FIANCÉE (fin du XIIe Siècle)




Loin est l'a_mi qui sou - la - ge Mon cœur quand j'en ois par - ler.
Qu'au_tre songe à ma - ri - a - ge! Fou qui m'en vien_dra par - ler!
𝄋 Refrain
Dieu, quand ils crie_ront: Ou - tré - e! Sire, ai - dez au pé - le - rin
f
Pour qui suis de deuil bles - sé - e; Car fé - lons sont Sar - ra - zins!
Rall. un peu
Sans lenteur
3° En mon cœur suis - je do - len - te, Qu'il n'est plus en ce pa - ys,
4° Mais bien sûre est mon at - ten - te, Car j'ai son hom_ma_ge pris.

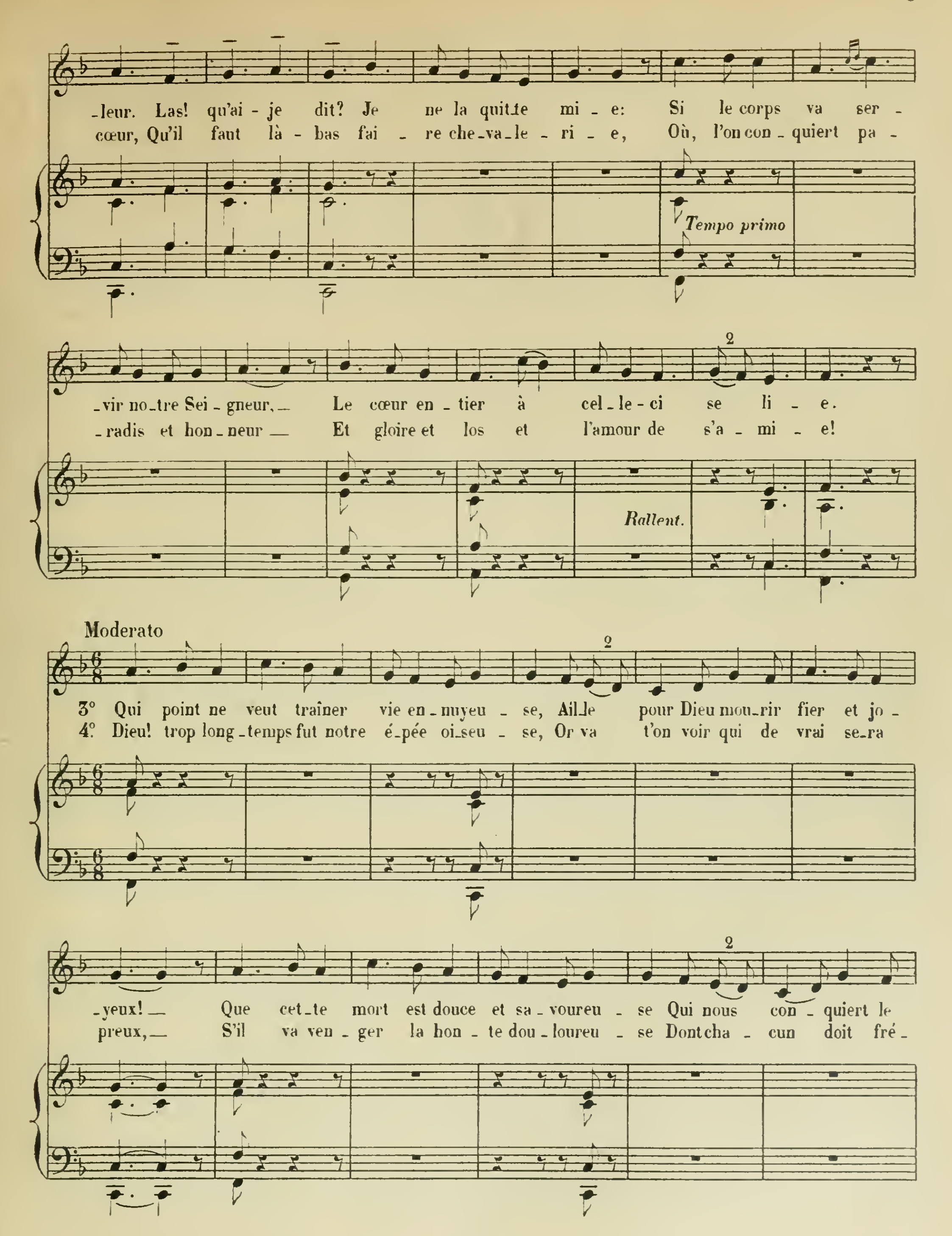

L'a - mi qui tant me tour - men - te: J'en per - dis et jeux et ris!
Et lors - que la bri - se ven - te, Qui vient du loin - tain pa - ys
Il est fier et je suis gen - te; Si - re Dieu, grand mal nous fis!
Où vit l'a - mi qui m'en - chan - te, Il semble à mon cœur é - pris
Quand si douce est notre en - ten - te Pour-quoi nous as dé - par - tis? (au Ref.)
Que son souf - fle doux je sen - te Souf - fler sous mon man - tel gris! (au Ref.)

CHANSONS DE CROISADE

II

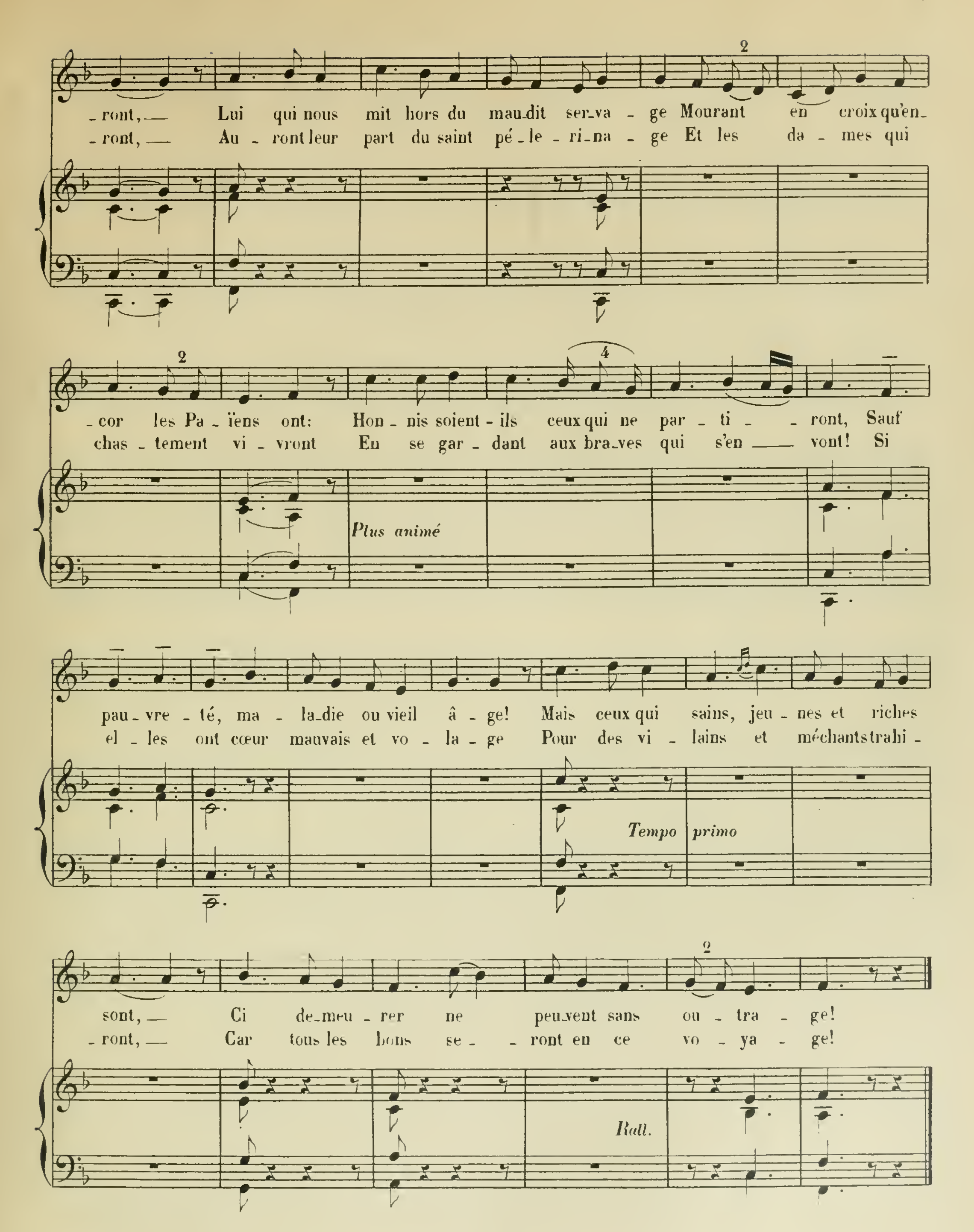
CHANT DE DÉPART D'UN CROISÉ (fin du XIIe Siècle)





-leur. Las! qu'ai - je dit? Je ne la quitte mi - e: Si le corps va ser -
cœur, Qu'il faut là - bas fai - re che-va-le - ri - e, Où, l'on con - quiert pa -
Tempo primo
-vir no-tre Sei - gneur, — Le cœur en - tier à cel - le - ci se li - e.
-radis et hon - neur — Et gloire et los et l'amour de s'a - mi - e!
Rallent.
Moderato
3° Qui point ne veut traîner vie en - nuyeu - se, Aille pour Dieu mou-rir fier et jo -
4° Dieu! trop long-temps fut notre é-pée oi-seu - se, Or va t'on voir qui de vrai se-ra
-yeux! — Que cet-te mort est douce et sa - voureu - se Qui nous con - quiert le
preux, — S'il va ven - ger la hon - te dou - loureu - se Dont cha - cun doit fré -

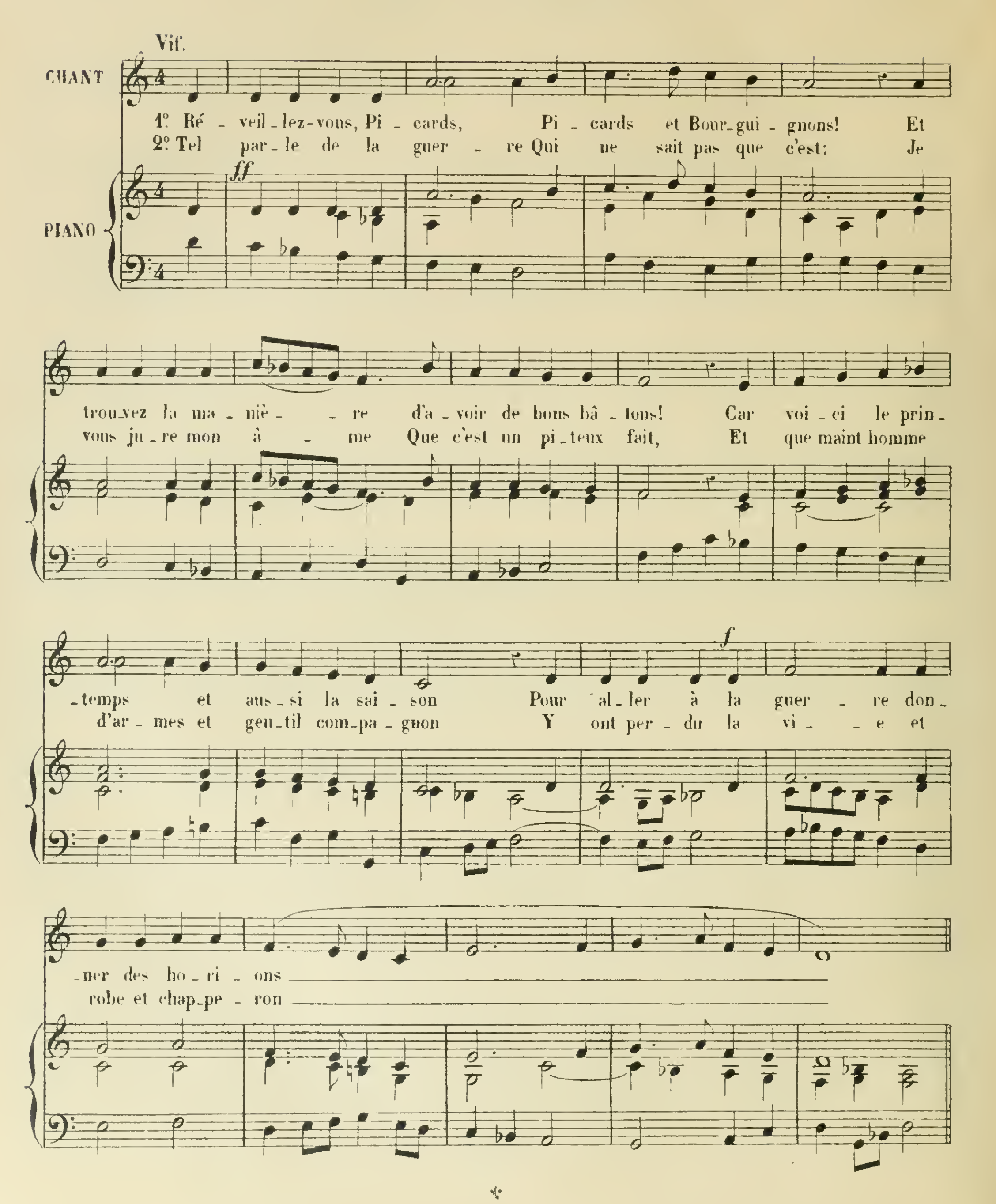

ciel tant pré - ci - eux! Non, pas un seul n'y mour_ra dou - lou - - reux, Mais
-mir d'un cœur pi - eux, Qu'en no_tre temps per_dus soient les saints lieux, Où
Plus animé
bien naî - tra à l'au - be glo_ri - eu - se. En vé - ri - té s'il
Dieu pour nous souf - frit mort angois - seu - se. Plus n'y lais - sons les
Tempo primo
n'était a_mou - reux: Mon cœur au - rait la rou_te trop joy - eu - se!
Païens ou_tra - geux, Ou traî_ner faut vie à ja_mais hon - teu - se...
Rall.
Moderato
5º Dieu crie à l'aide en son saint hé - ri_ta - ge, Or on ver - ra ceux qui le secour_
6º Les gens d'E - glise et tous les hom_mes d'â - ge, Qui en au_môme et bien_faits res_te -

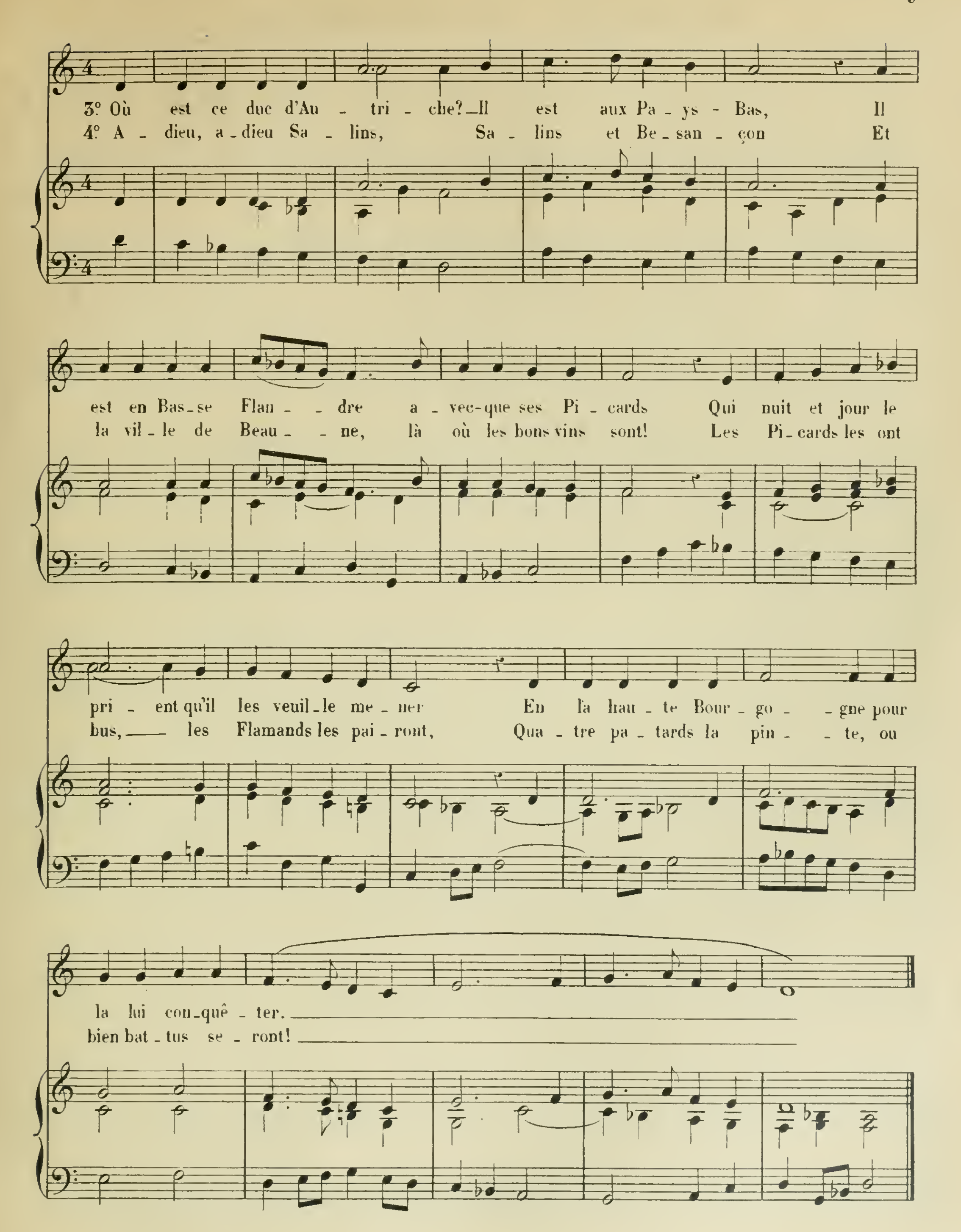

2
_ ront, __ Lui qui nous mit hors du mau_dit ser_va _ ge Mourant en croix qu'en_
_ ront, __ Au _ ront leur part du saint pé _ le _ ri_na _ ge Et les da _ mes qui
2
_ cor les Pa _ ïens ont: Hon _ nis soient _ ils ceux qui ne par _ ti _ _ ront, Sauf
chas _ tement vi _ vront En se gar _ dant aux bra_ves qui s'en ___ vont! Si
4
Plus animé
pau _ vre _ té, ma _ la_die ou vieil â _ ge! Mais ceux qui sains, jeu _ nes et riches
el _ les ont cœur mauvais et vo _ la _ ge Pour des vi _ lains et méchants trahi _
Tempo primo
sont, __ Ci de_meu _ rer ne peu_vent sans ou _ tra _ ge!
_ ront, __ Car tous les bons se _ _ ront en ce vo _ ya _ ge!
2
Rall.

CHANSONS DU XVe SIÈCLE

I

CHANT DE SOUDARDS

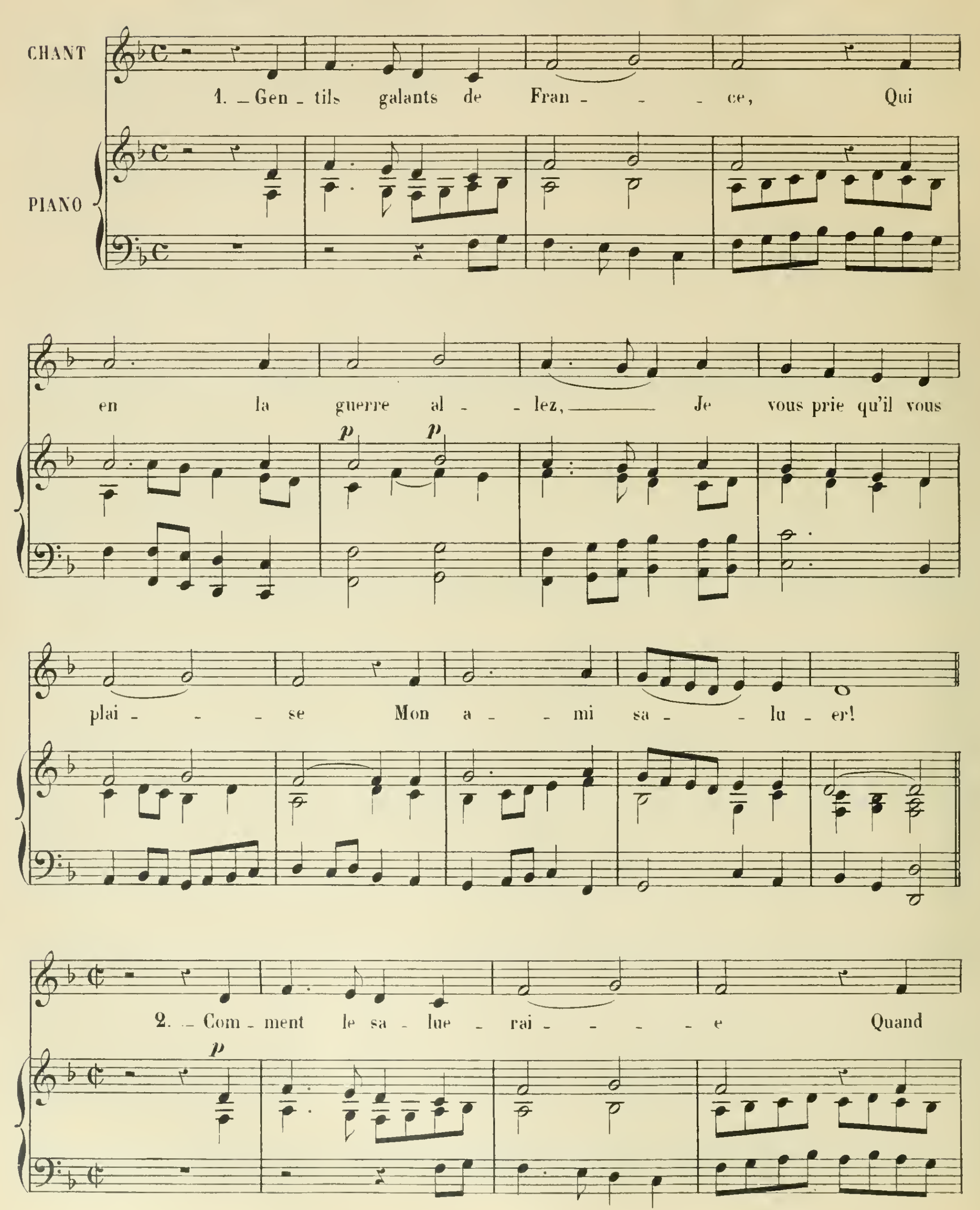


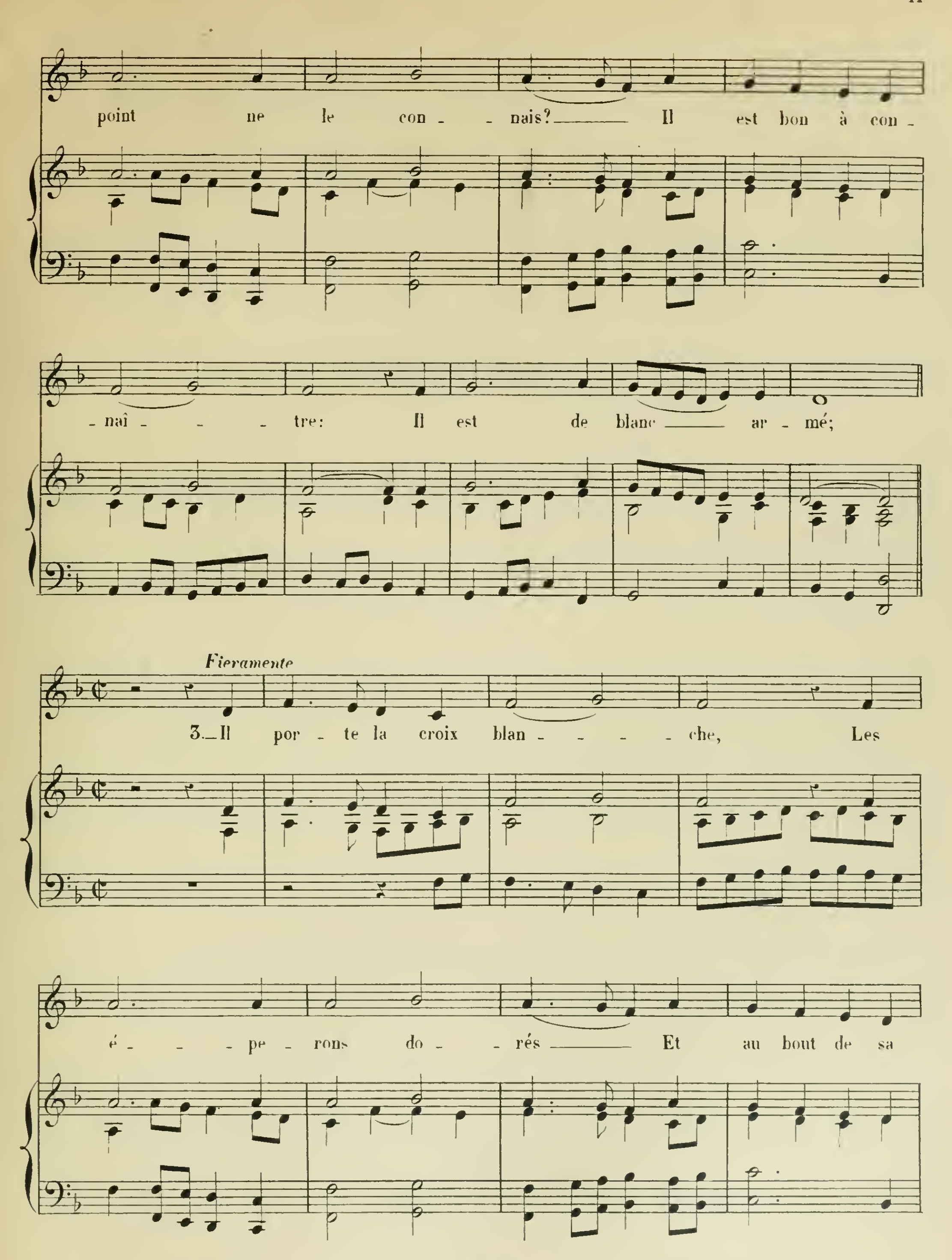

3º Où est ce duc d'Au - tri - che? _ Il est aux Pa - ys - Bas, Il est en Bas_se Flan - - dre a - vec-que ses Pi - cards Qui nuit et jour le pri - ent qu'il les veuil_le me - ner En la hau - te Bour - go - - gne pour la lui con_quê - ter. ___
4º A - dieu, a - dieu Sa - lins, Sa - lins et Be - san - çon Et la vil - le de Beau - - ne, là où les bons vins sont! Les Pi - cards les ont bus, ___ les Flamands les pai - ront, Qua - tre pa - tards la pin - - te, ou bien bat - tus se - ront! ___

CHANSONS DU XVᵉ SIÈCLE

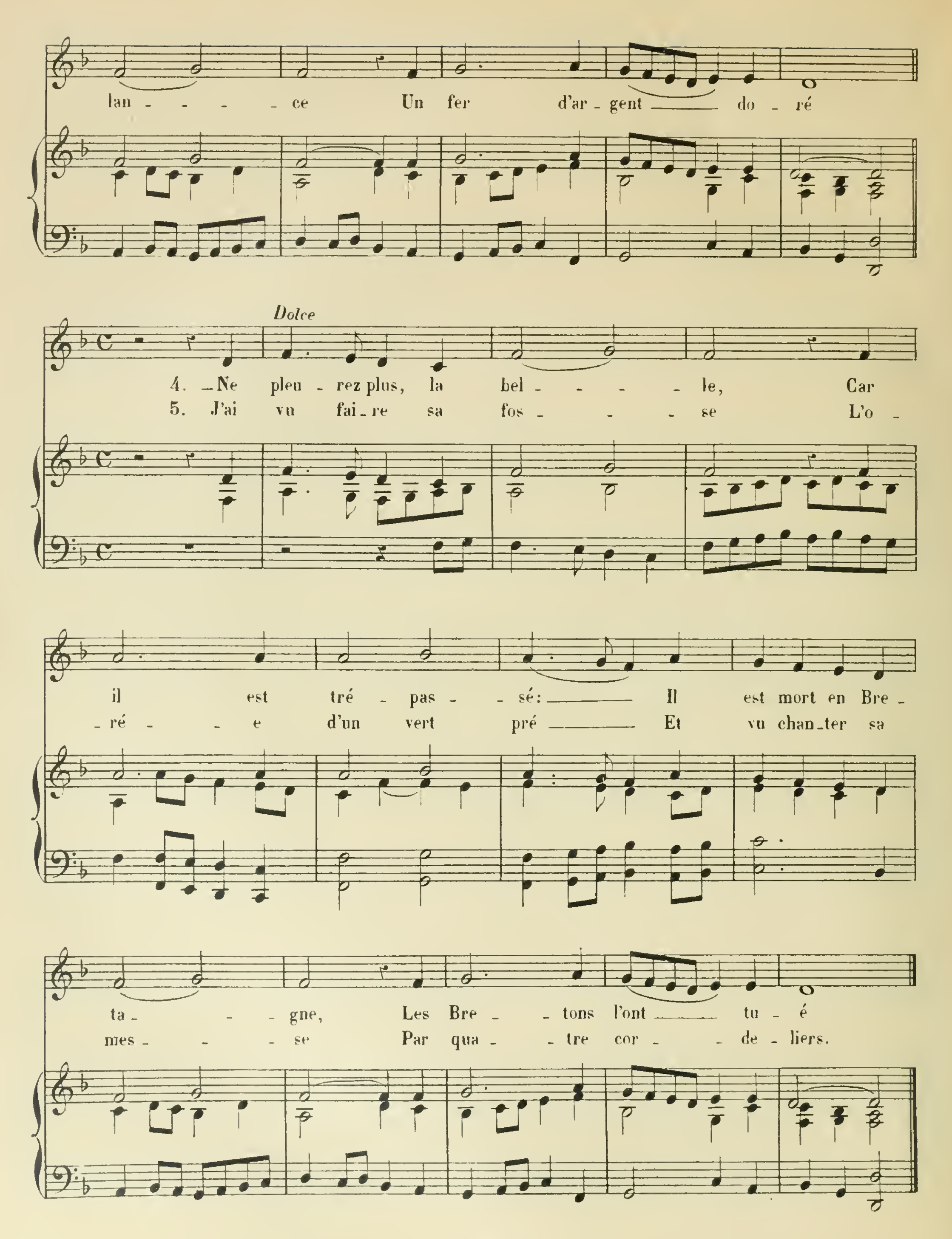
II

COMPLAINTE SUR LA GUERRE DE BRETAGNE

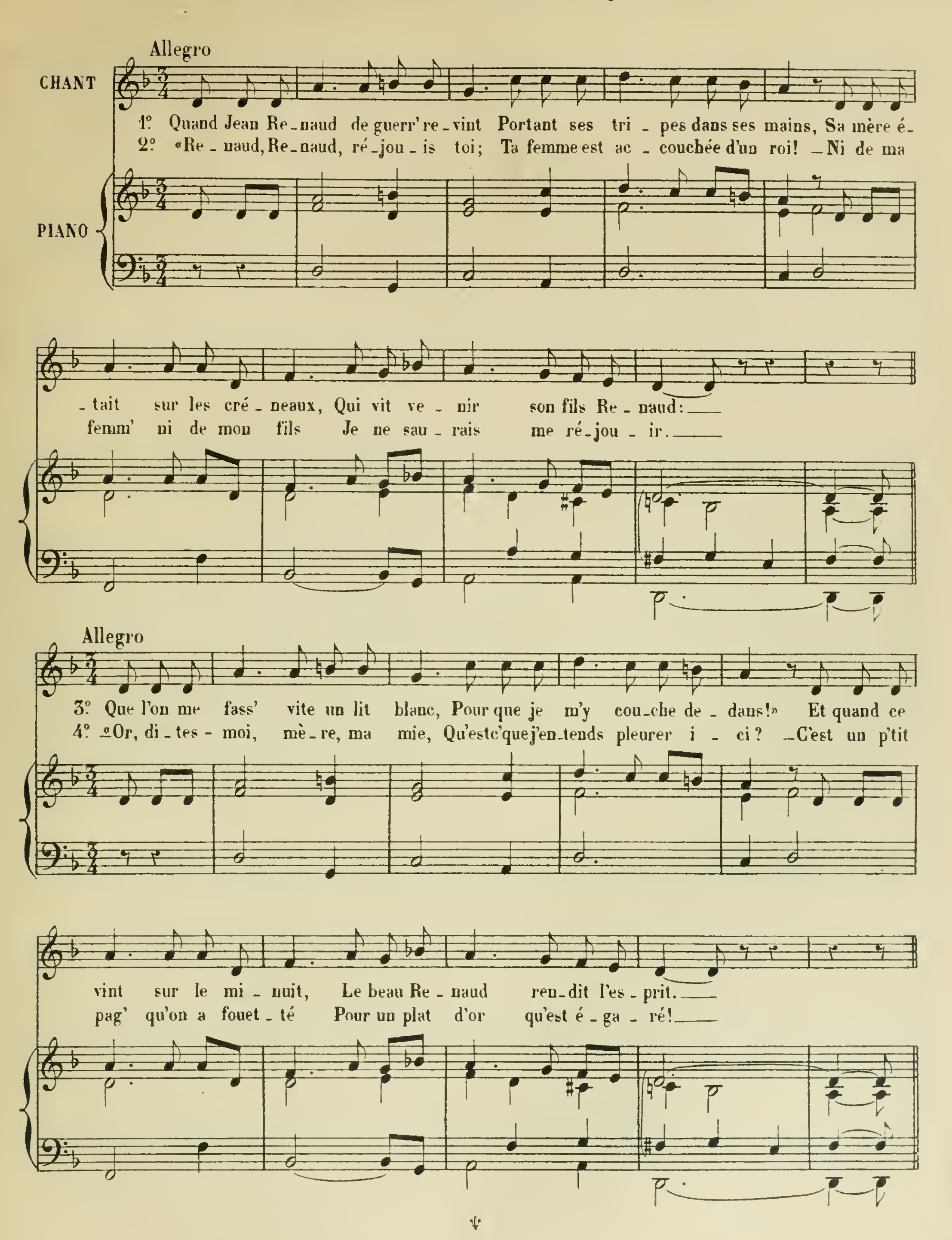


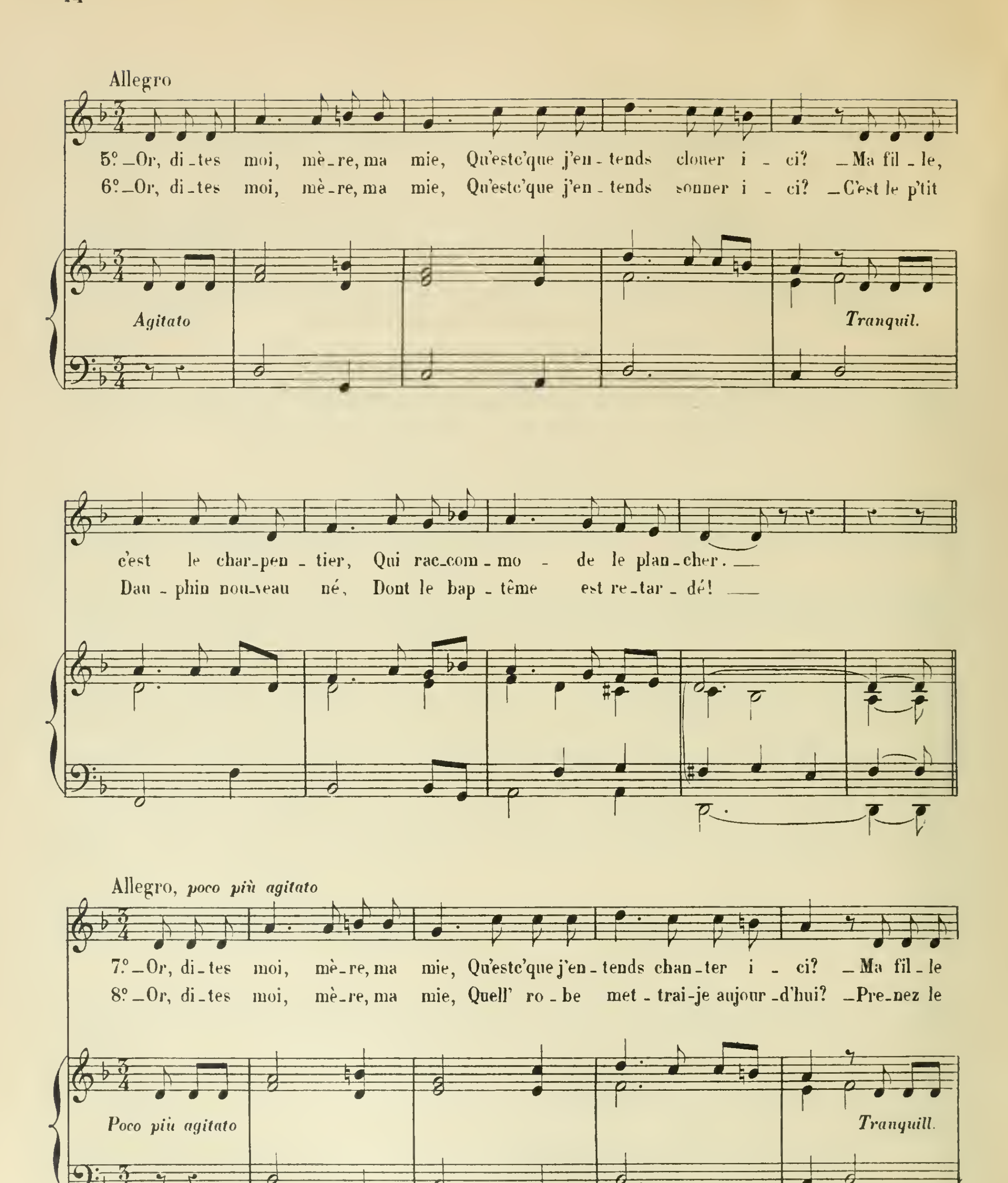


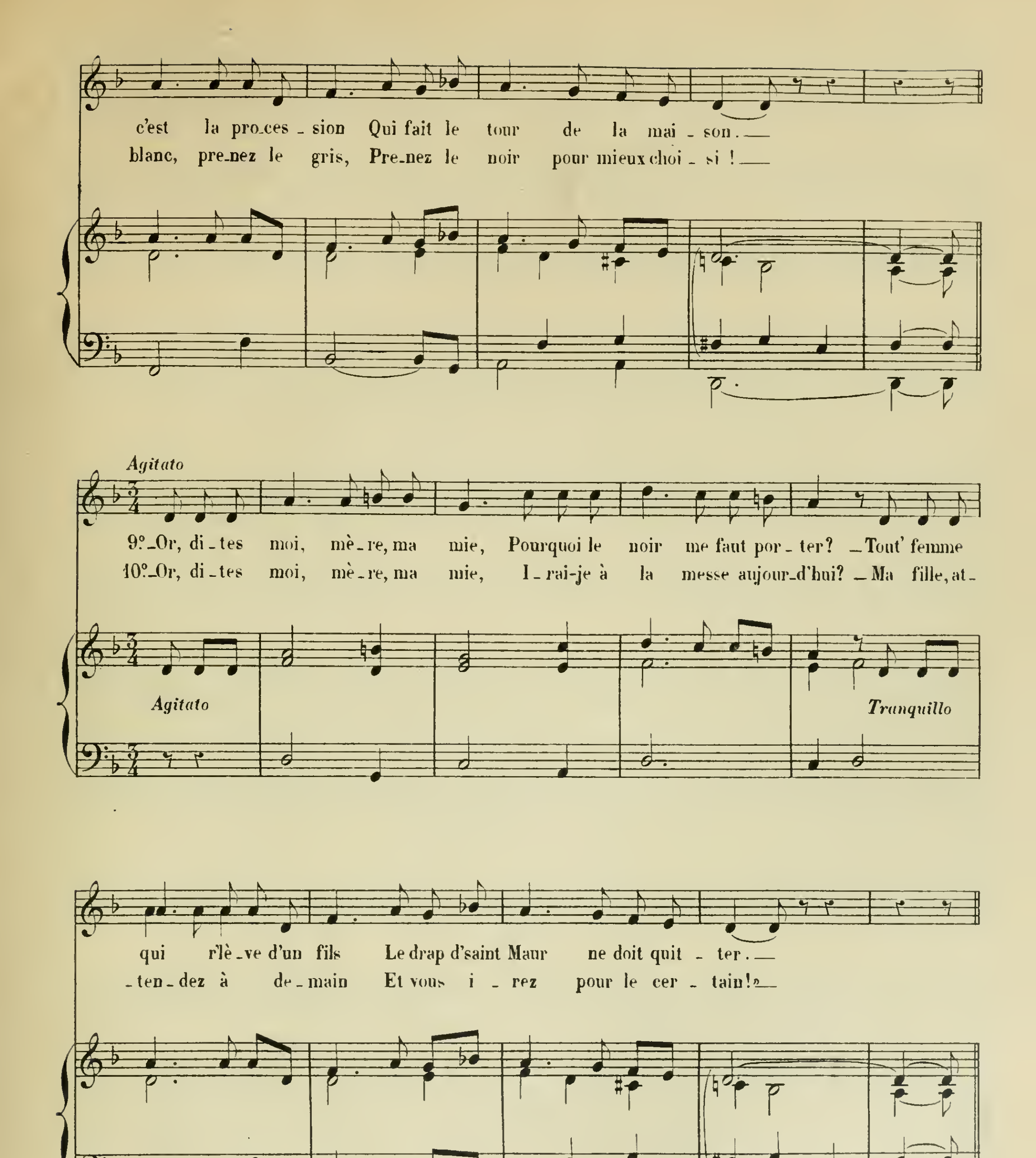
point ne le con - - nais? Il est bon à con -
- naî - - - tre: Il est de blanc ar - mé;
Fieramente
3._Il por - te la croix blan - - - - che, Les
é - - - pe - rons do - - rés Et au bout de sa

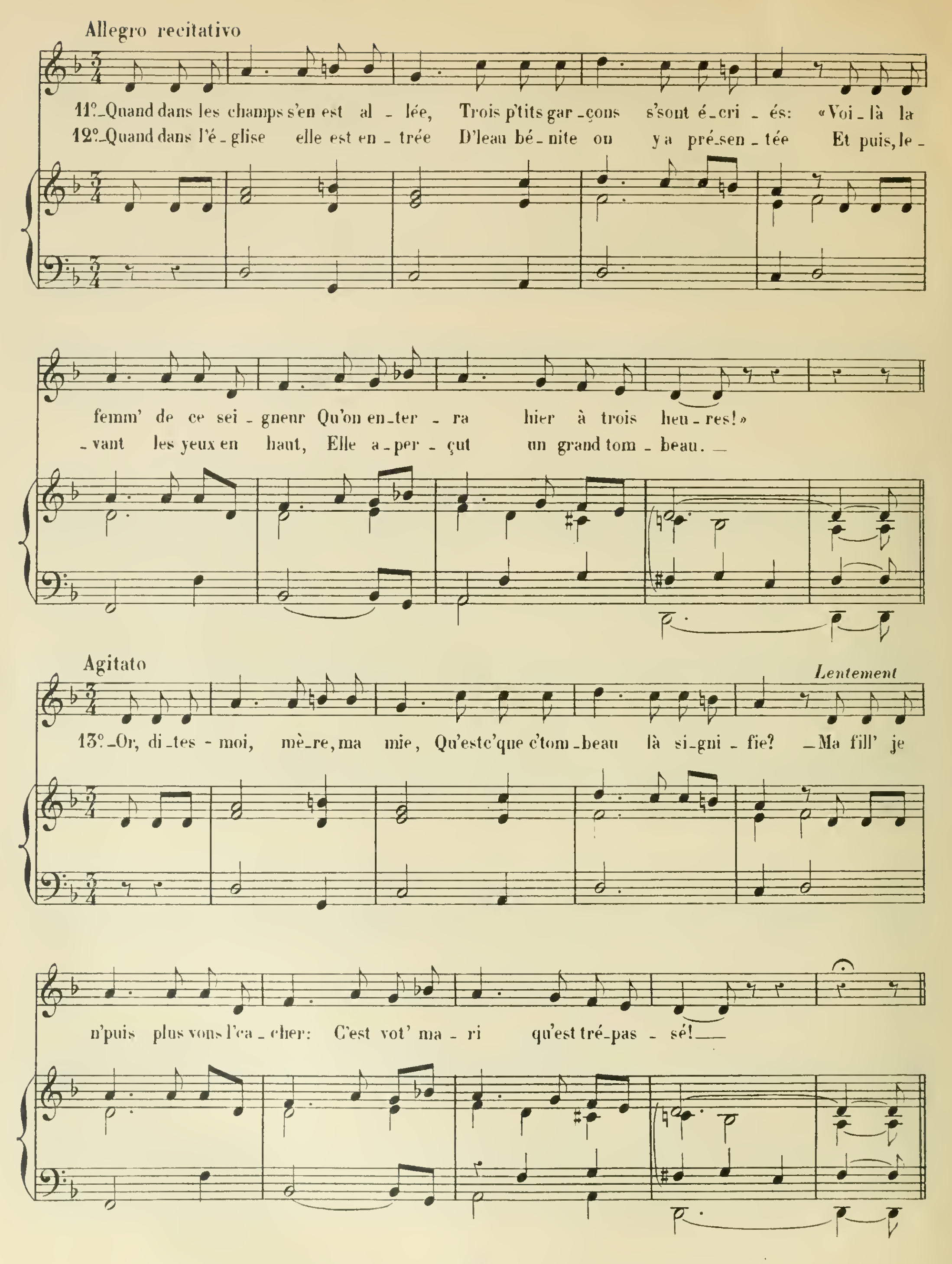

lan - - - - ce Un fer d'ar - gent do - ré
Dolce
4. — Ne pleu - rez plus, la bel - - - - - le, Car
5. J'ai vu fai - re sa fos - - - se L'o -
il est tré - pas - sé: Il est mort en Bre -
- ré - - e d'un vert pré Et vu chan - ter sa
ta - - - gne, Les Bre - - tons l'ont tu - é
mes - - - se Par qua - - tre cor - - de - liers.

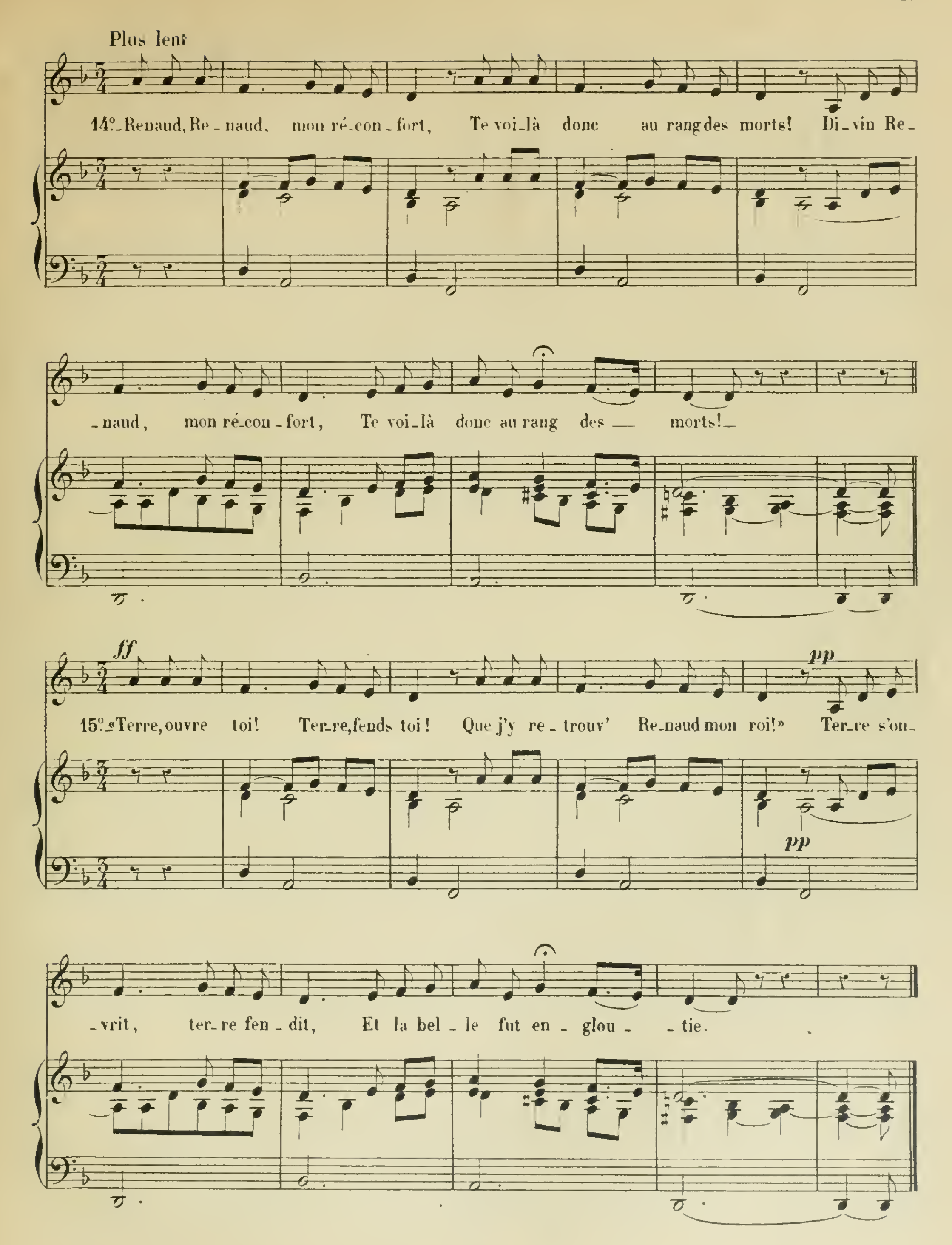
CHANSON DE JEAN RENAUD




Allegro
5º _Or, di_tes moi, mè_re, ma mie, Qu'estc'que j'en_tends clouer i _ ci? _Ma fil_le,
6º _Or, di_tes moi, mè_re, ma mie, Qu'estc'que j'en_tends sonner i _ ci? _C'est le p'tit
Agitato
Tranquil.
c'est le char_pen _ tier, Qui rac_com_mo - de le plan_cher. __
Dau _ phin nou_veau né, Dont le bap _ tême est re_tar _ dé! __
Allegro, poco più agitato
7º _Or, di_tes moi, mè_re, ma mie, Qu'estc'que j'en_tends chan_ter i _ ci? _Ma fil_le
8º _Or, di_tes moi, mè_re, ma mie, Quell' ro_be met _ trai-je aujour_d'hui? _Pre_nez le
Poco più agitato
Tranquill.

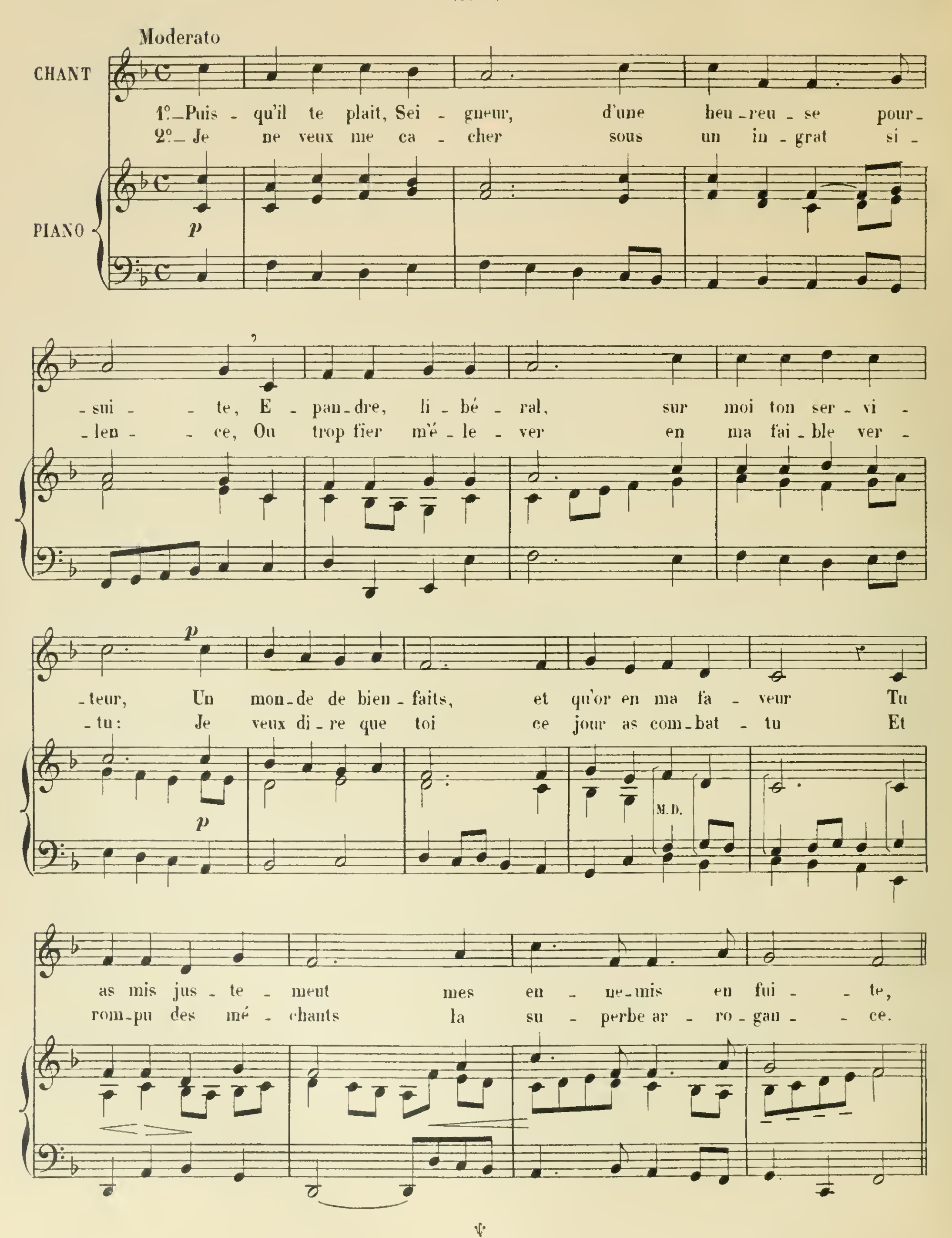

c'est la pro_ces_sion Qui fait le tour de la mai_son.
blanc, pre_nez le gris, Pre_nez le noir pour mieux choi_si!
Agitato
9°_Or, di_tes moi, mè_re, ma mie, Pourquoi le noir me faut por_ter? _Tout' femme
10°_Or, di_tes moi, mè_re, ma mie, I_rai-je à la messe aujour_d'hui? _Ma fille, at_
Agitato
Tranquillo
qui r'lè_ve d'un fils Le drap d'saint Maur ne doit quit_ter.
_ten_dez à de_main Et vous i_rez pour le cer_tain!

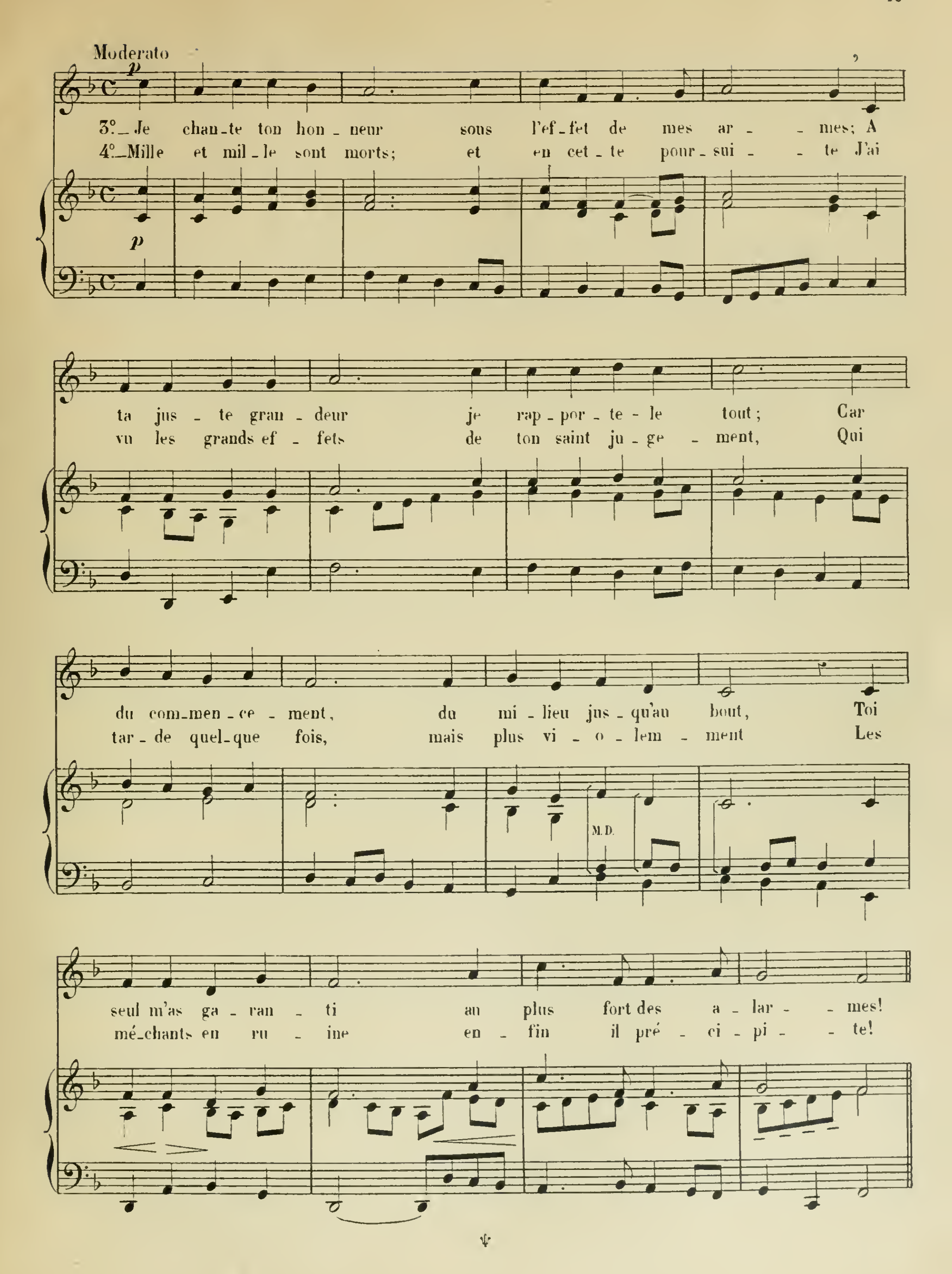

Allegro recitativo
11°_Quand dans les champs s'en est al _ lée, Trois p'tits gar _ çons s'sont é _ cri _ és: «Voi _ là la
12°_Quand dans l'é _ glise elle est en _ trée D'leau bé _ nite on y a pré_sen _ tée Et puis, le _
femm' de ce sei _ gneur Qu'on en_ter _ ra hier à trois heu _ res!»
_ vant les yeux en haut, Elle a _ per _ çut un grand tom _ beau. _
Agitato
Lentement
13°_Or, di_tes - moi, mè_re, ma mie, Qu'estc'que c'tom _ beau là si_gni _ fie? _Ma fill' je
n'puis plus vous l'ca _ cher: C'est vot' ma _ ri qu'est tré_pas _ sé! _

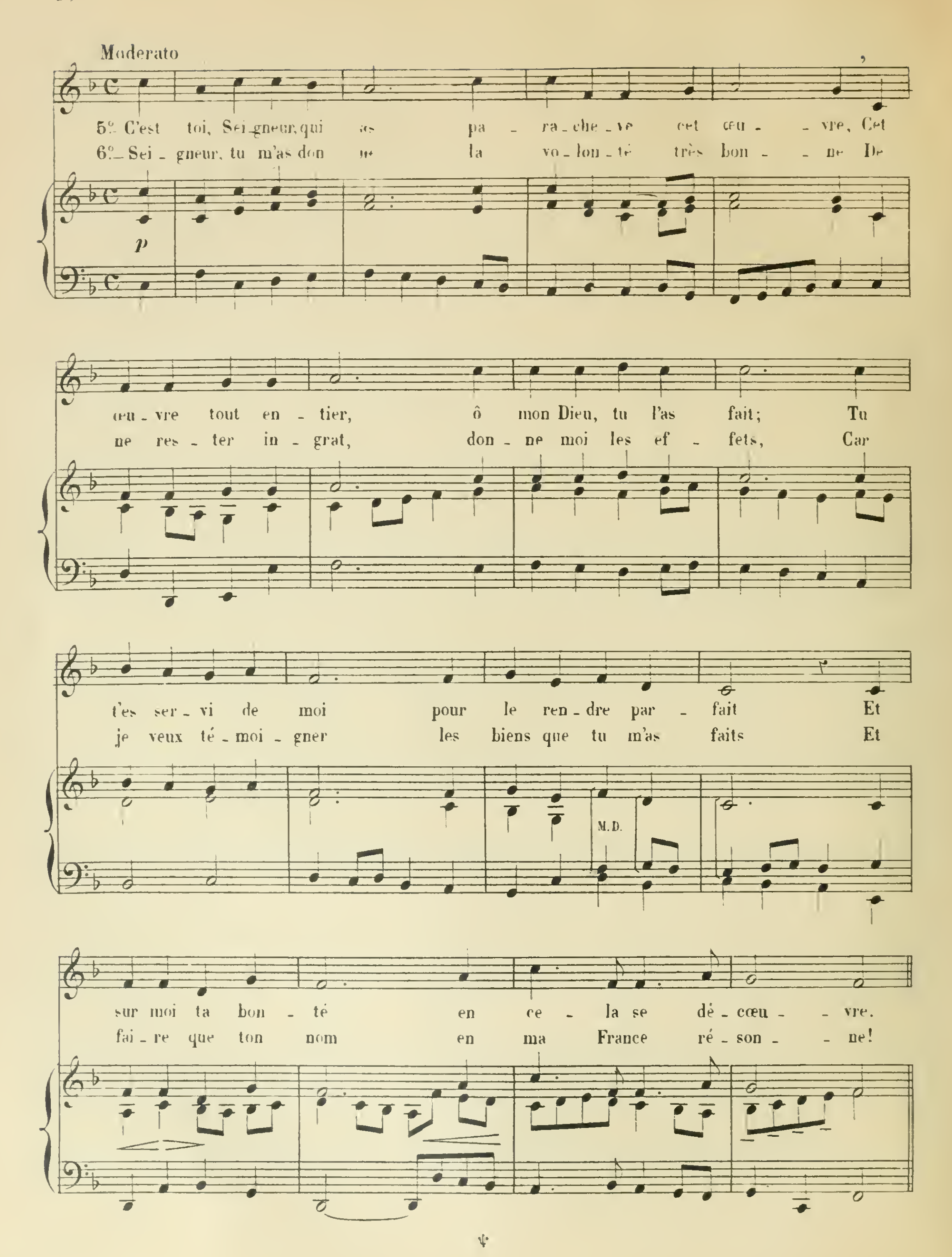

Plus lent
14°_Renaud, Re_naud, mon ré_con_fort, Te voi_là donc au rang des morts! Di_vin Re_
_naud, mon ré_con_fort, Te voi_là donc au rang des morts!
ff
15°_«Terre, ouvre toi! Ter_re, fends toi! Que j'y re_trouv' Re_naud mon roi!» Ter_re s'ou_
pp
pp
_vrit, ter_re fen_dit, Et la bel_le fut en_glou_tie.

HYMNE DE HENRI IV

(1591)

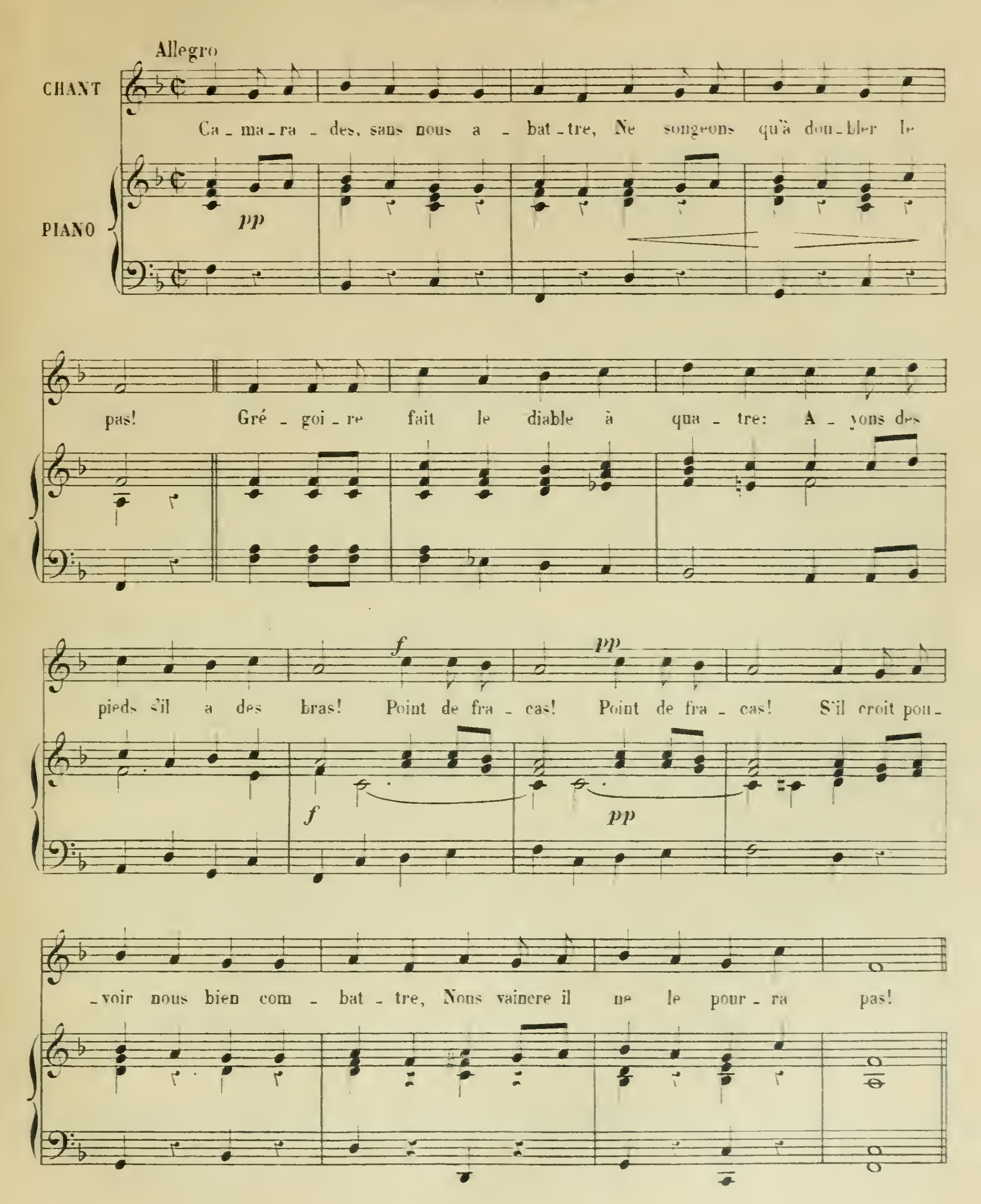



Moderato
3°_ Je chan_te ton hon _ neur sous l'ef_fet de mes ar _ _ mes; A
4°_Mille et mil_le sont morts; et en cet_te pour_sui _ _ te J'ai
ta jus _ te gran _ deur je rap_por_te_le tout; Car
vu les grands ef _ fets de ton saint ju_ge _ ment, Qui
du com_men_ce _ ment, du mi_lieu jus_qu'au bout, Toi
tar_de quel_que fois, mais plus vi _ o _ lem _ ment Les
seul m'as ga _ ran _ ti au plus fort des a _ lar _ _ mes!
mé_chants en ru _ ine en _ fin il pré _ ci _ pi _ _ te!
M.D.


Moderato
5º C'est toi, Sei_gneur, qui as pa _ ra_che_ve cet œu _ _ vre, Cet
6º_Sei _ gneur, tu m'as don né la vo_lon_té très bon _ _ ne De
p
œu_vre tout en _ tier, ô mon Dieu, tu l'as fait; Tu
ne res _ ter in _ grat, don _ ne moi les ef _ fets, Car
t'es ser _ vi de moi pour le ren _ dre par _ fait Et
je veux té _ moi _ gner les biens que tu m'as faits Et
M.D.
sur moi ta bon _ té en ce _ la se dé _ cœu _ _ vre.
fai _ re que ton nom en ma France ré _ son _ _ ne!

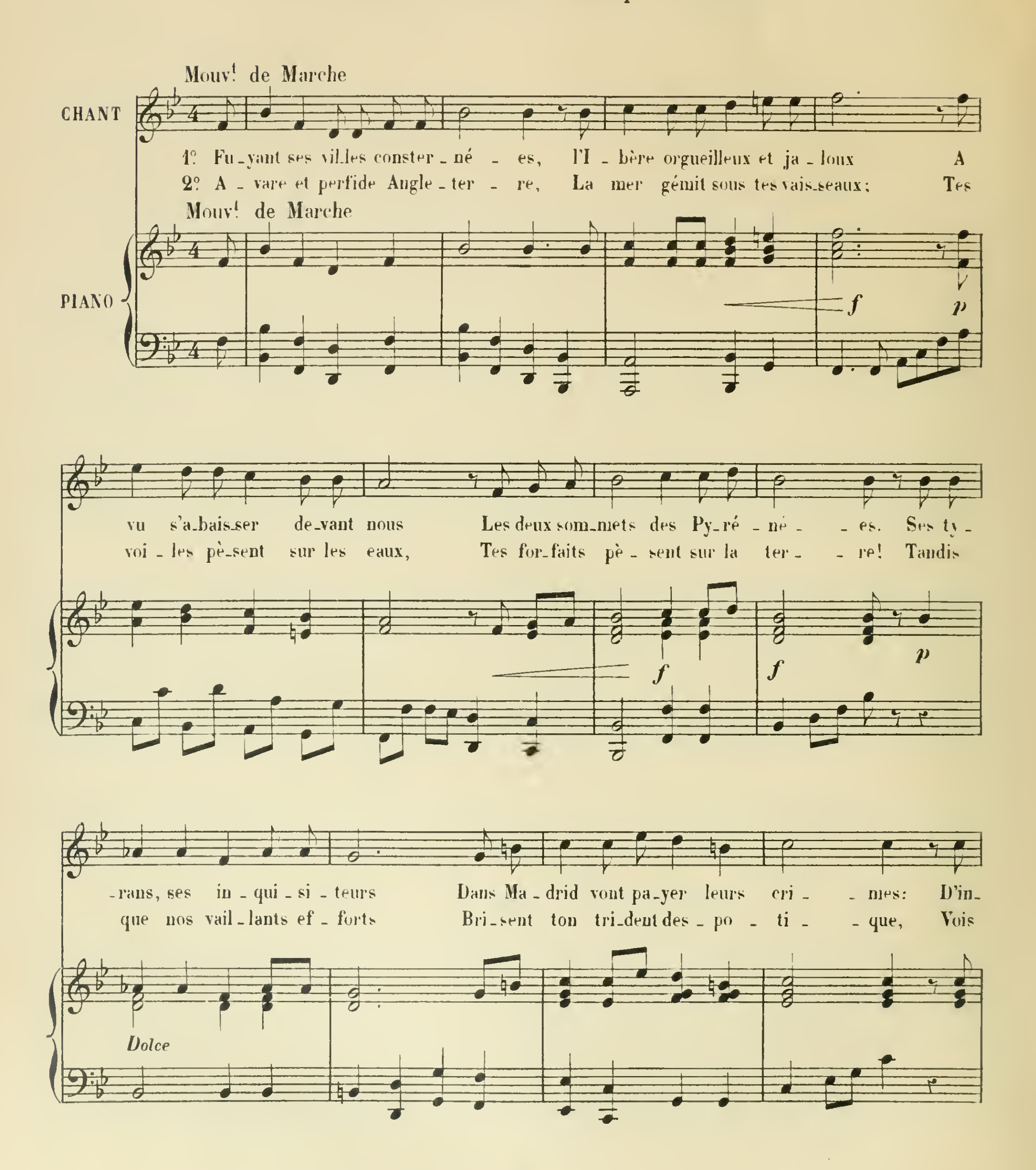
CHANSON DE MARCHE (XVII SIECLE)

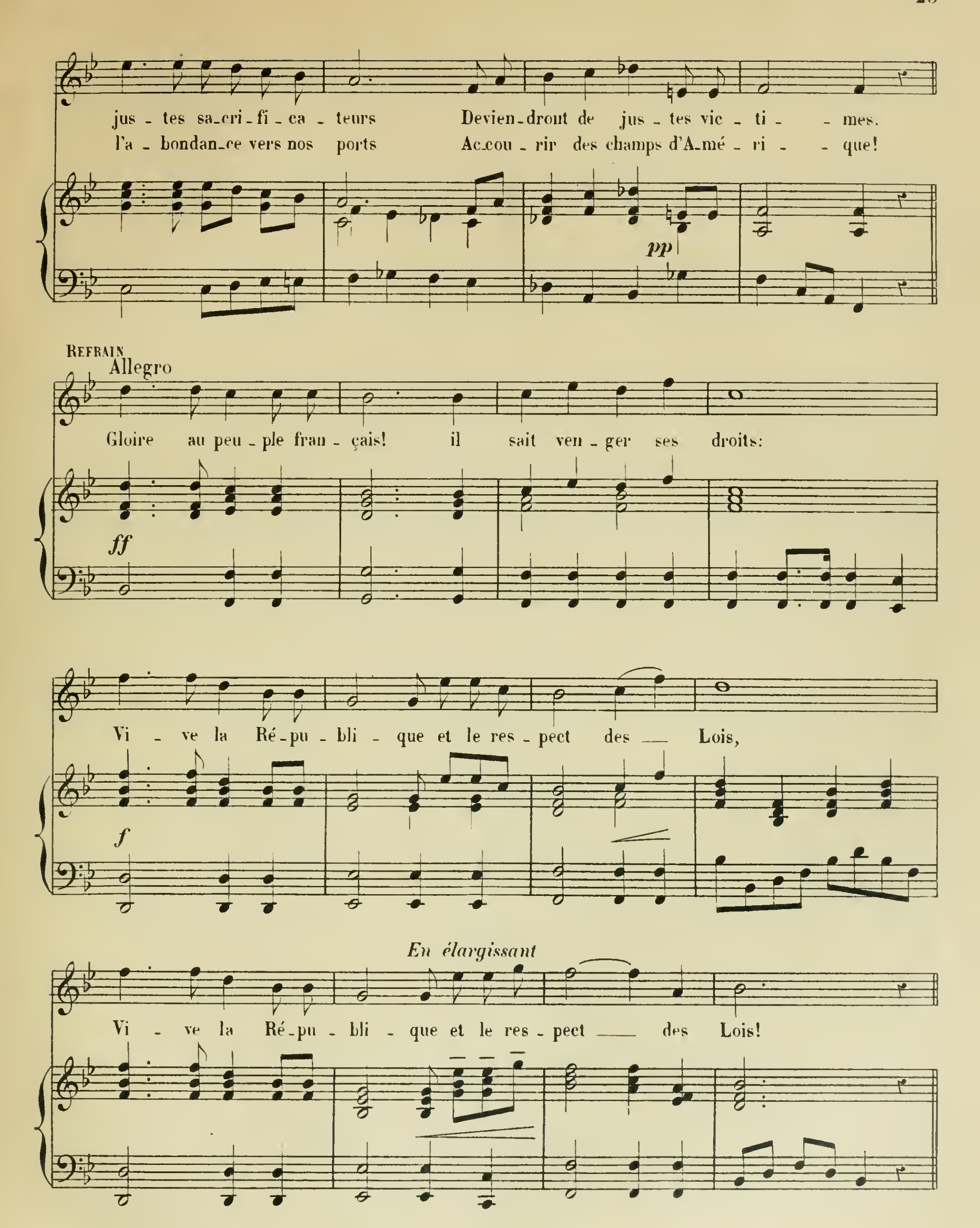
(PIERRE BAGNOLET)

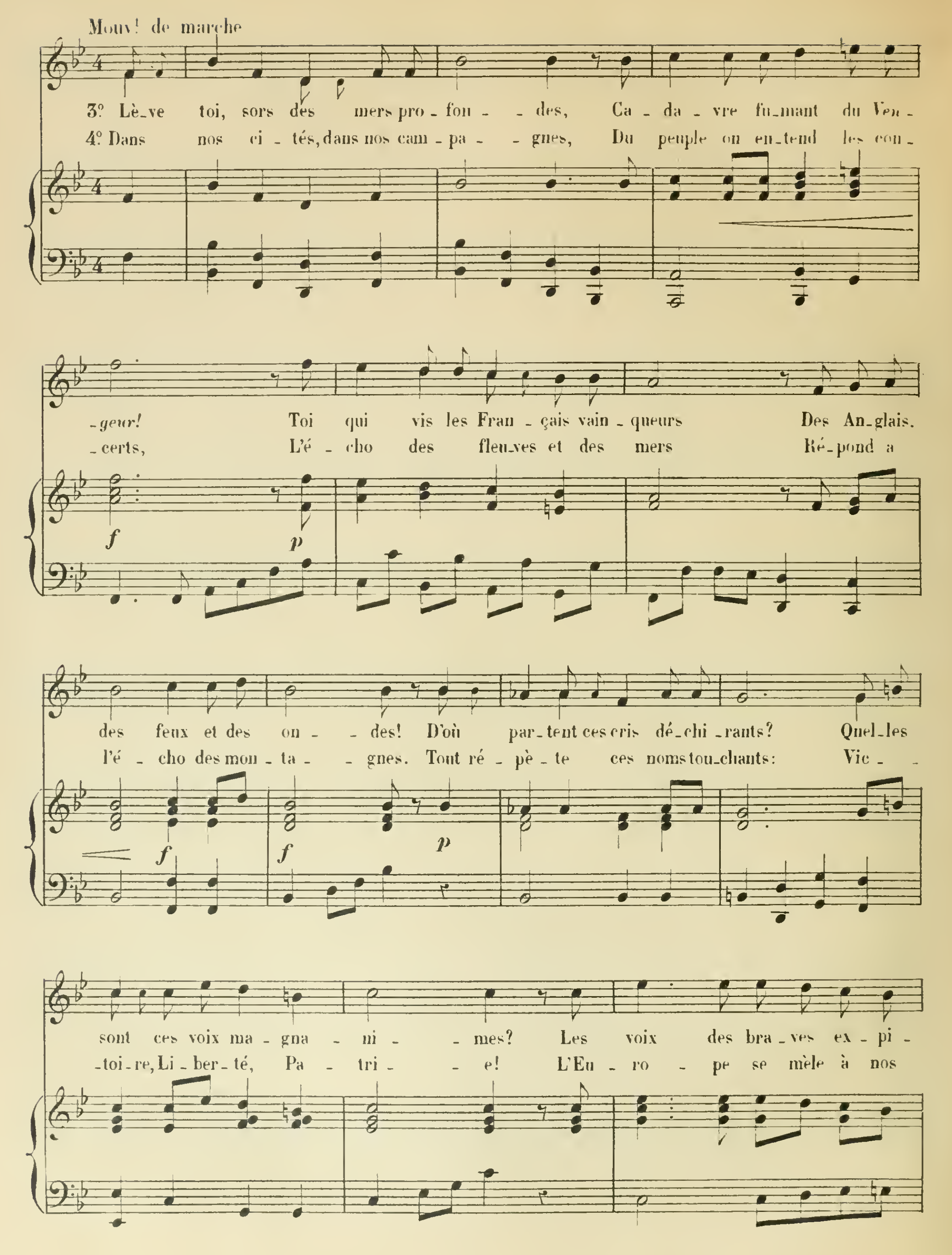


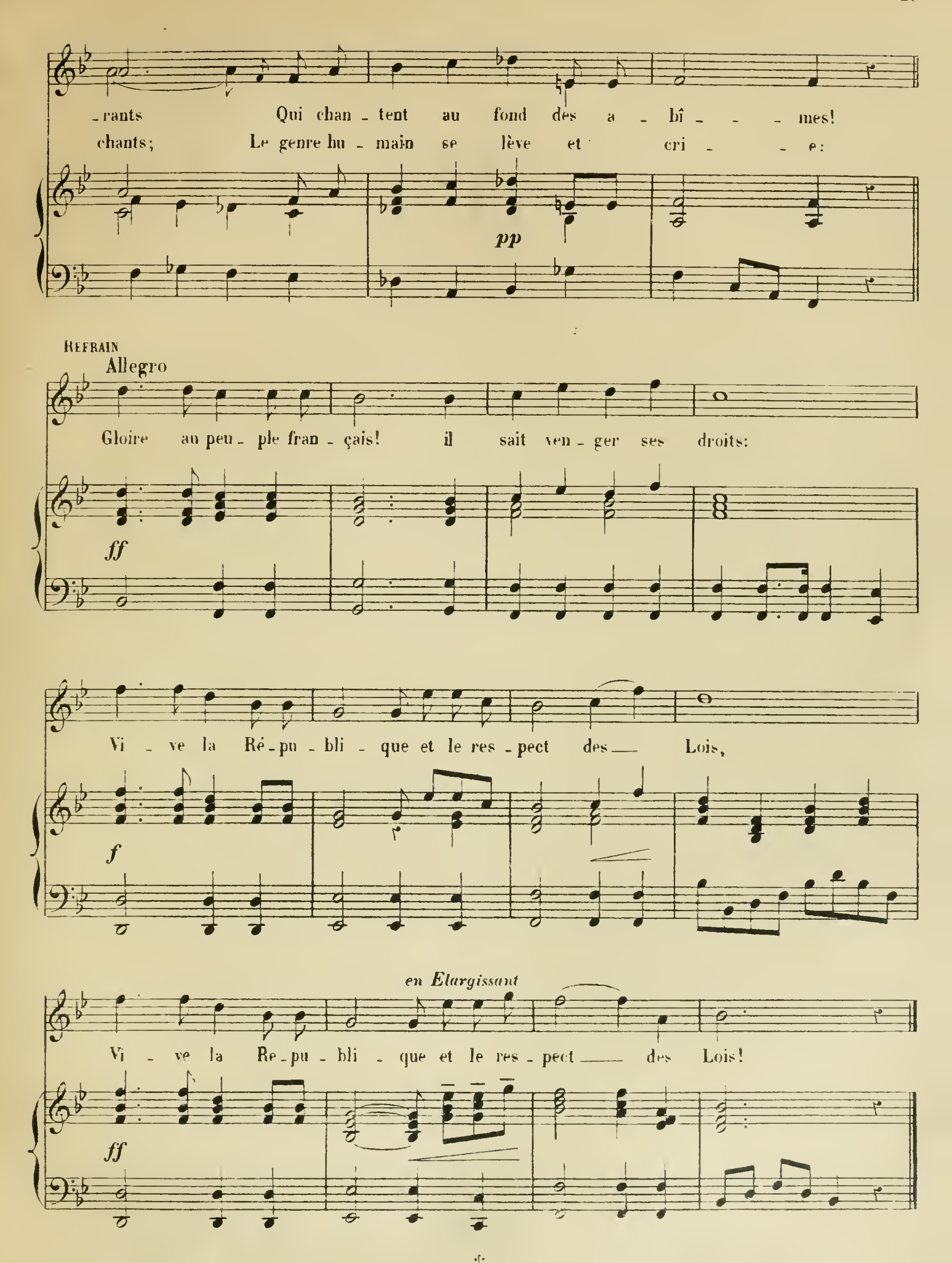
LE CHANT DES VICTOIRES (1794)

Poème de M.-J. CHÉNIER _Musique de MÉHUL




jus _ tes sa_cri _ fi _ ca _ teurs Devien_dront de jus _ tes vic _ ti _ _ mes.
l'a _ bondan_ce vers nos ports Ac_cou _ rir des champs d'A_mé _ ri _ _ que!
pp
Refrain
Allegro
Gloire au peu _ ple fran _ çais! il sait ven _ ger ses droits:
ff
Vi _ ve la Ré_pu _ bli _ que et le res _ pect des Lois,
f
En élargissant
Vi _ ve la Ré_pu _ bli _ que et le res _ pect des Lois!


Mouvt de marche
3º Lè_ve toi, sors des mers pro_fon_des, Ca_da_vre fu_mant du Ven_geur! Toi qui vis les Fran_çais vain_queurs Des An_glais. des feux et des on_des! D'où par_tent ces cris dé_chi_rants? Quel_les sont ces voix ma_gna_ni_mes? Les voix des bra_ves ex_pi_
4º Dans nos ci_tés, dans nos cam_pa_gnes, Du peuple on en_tend les con_certs, L'é_cho des fleu_ves et des mers Ré_pond à l'é_cho des mon_ta_gnes. Tout ré_pè_te ces noms tou_chants: Vic_toi_re, Li_ber_té, Pa_tri_e! L'Eu_ro_pe se mêle à nos
f
p


_rants Qui chan _ tent au fond des a _ bî _ _ _ mes!
chants; Le genre hu _ main se lève et cri _ _ e:
pp
REFRAIN
Allegro
Gloire au peu _ ple fran _ çais! il sait ven _ ger ses droits:
ff
Vi _ ve la Ré_pu _ bli _ que et le res _ pect des Lois,
f
en Elargissant
Vi _ ve la Re_pu _ bli _ que et le res _ pect des Lois!
ff